N° 153 1er JUIN 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Six Ordres de « Ministres » préparent au sacerdoce

L'âme des prêtres est marquée à l'effigie du Christ : par le caractère sacerdotal, ils participent à sa consécration; par la grâce sacerdotale, ils peuvent remplir saintement, en son nom, leur office sacré. Aucune grandeur du monde n'approche de celle-là. Saint Paulin de Nole avait raison, qui, ayant occupé de hautes charges dans l'État et possédé une immense fortune, portant un nom universellement honoré, écrivait cependant après son ordination ces émouvantes paroles : « J'ai reçu le sacerdoce, bien malgré moi, je l'avoue... Je me suis senti tout plein d'épouvante devant cette manifestation d'une nouvelle et très imprévue volonté de Dieu... Je me vois maintenant traitant de choses bien au-dessus de mes mérites et de mes pensées. Admis aux sacrés mystères, aux plus secrètes intimités de Dieu, je communique les réalités célestes; j'approche de Dieu; je vis familièrement avec le Christ, avec son

esprit, son corps même et sa splendeur. A peine ma faible intelligence peut-elle s'élever à la hauteur de cette dignité... Le Seigneur a tiré l'indigne de la poussière; Il a relevé le pauvre de son fumier. »

Comment s'étonner, dès lors, qu'au-dessous d'une dignité si sublime et à son service, toute une hiérarchie d'Ordres moins élevés ait trouvé place? Il en est six dans l'Église latine. « Le sacerdoce, définit le concile de Trente, est chose très sainte, divine. Il doit être dignement exercé et entouré de vénération. Pour mieux assurer cette dignité et ce respect, il convenait que fussent attachés à son service plusieurs ordres de ministres, hiérarchisés de telle sorte qu'après la tonsure on pût s'élever aux ordres majeurs par les degrés inférieurs. L'Écriture Sainte mentionne expressément les diacres. Dès le commencement de l'Église sont aussi en usage les noms et fonctions propres des sous-diacres, acolytes, exorcistes, lecteurs et portiers. Non pas toutefois au même rang, car les Pères et les Conciles, qui parlent très fréquemment des degrés inférieurs, rattachent le sous-diaconat aux ordres majeurs ». Et encore : « Il existe dans l'Église catholique des ordres majeurs et mineurs, par lesquels on monte comme par degrés jusqu'au sacerdoce ». Sainte hiérarchie où le Christ exerce ses prêtres et les forme aux vertus de leur état.

I. — *LA HIÉRARCHIE DES ORDRES AU SERVICE DE L'EUCHARISTIE*

La liturgie de l'Église n'offre peut-être aucun spectacle plus émouvant que celui d'une ordination générale. L'évêque, somptueusement paré, officie à l'autel. Autour de lui, une foule de ministres, aux gestes compliqués et

précis, s'empresse. La blancheur des aubes, la lumière des cierges à peine voilée par la fumée de l'encens, la voix profonde des orgues et « le cœur de tous les frères s'unissant en un même chant », tout cela, qui s'achève en une harmonie très pure, suscite en nous je ne sais quelle émotion d'une surprenante douceur, semblable à celle qui faisait dire à saint Augustin, au souvenir des hymnes de l'Église de Milan : « Combien j'ai pleuré, Seigneur, à entendre vos cantiques... Un grand élan de piété me soulevait, et les larmes ruisselaient sur mes joues, mais elles me faisaient du bien. » C'est que, sous le voile des symboles liturgiques, cette cérémonie grandiose dessine, en un raccourci saisissant, toute l'action, patiente et tendre, par où Dieu conduit ses élus, lentement, progressivement, des plus humbles charges dans l'Église jusqu'à la dignité sacerdotale. Les ordinations de ministres précèdent celle des prêtres, ce qui manifeste la succession des Ordres, tandis que la solennité croissante des cérémonies marque l'importance progressive des offices confiés. On saisit d'un coup d'œil les étapes de l'ascension prodigieuse vers le pouvoir suprême qui est de consacrer le corps du Christ, et l'on comprend mieux quelle place occupe le prêtre au-dessus des simples fidèles. Ainsi jadis les Israélites massés dans la plaine voyaient Moïse gravir le Sinaï : « *Dieu appela Moïse au sommet de la montagne, et Moïse monta... Le peuple resta à distance ; mais Moïse s'approcha de la nuée où était Dieu* » (Exode, XIX, 20 ; XX, 21).

L'évêque confère d'abord la tonsure. Cette cérémonie, joyeuse et fraîche comme des fiançailles, n'est pas encore une ordination, car elle ne donne aucun pouvoir de collaborer individuellement à l'œuvre sacerdotale, mais elle ouvre le chemin des Ordres. Les tonsurés prononcent la confiante parole : « Le Seigneur est ma part d'héritage », et l'Église les admet dans la communauté de ses clercs.

Puis l'évêque ordonne des portiers, des lecteurs, des exorcistes et des acolytes : des portiers pour veiller sur la maison de Dieu, appeler les fidèles aux heures fixées, écarter les indignes; des lecteurs pour lire ou chanter l'Écriture Sainte et faire le catéchisme aux ignorants; des exorcistes pour chasser les démons; des acolytes pour servir à l'autel, en portant les cierges et présentant les burettes de vin et d'eau pour le saint sacrifice. Par là commence à se réaliser le désir de l'Église de donner au prêtre des auxiliaires. Les portiers l'aideront à assurer la tenue régulière de l'assemblée chrétienne; les lecteurs et les exorcistes, à instruire et à purifier les fidèles pour les préparer à l'Eucharistie; les acolytes, à célébrer la messe. Tous reçoivent leur pouvoir par un rite très expressif : la remise, avec une formule impérative, de l'instrument dont ils auront besoin pour remplir leurs nouvelles fonctions, clés de l'église, livre des leçons ou des exorcismes, cierges et burettes vides. Ainsi, au Moyen-Age, le vassal recevait-il l'investiture de son fief par la remise d'un objet symbolique.

Des sous-diacres sont ordonnés ensuite, par un rite analogue. Leur ministère sera plus sacré. Chargés d'assister les diacres, ils devront en particulier chanter l'Épître et présenter pour le saint sacrifice le pain sur la patène, le vin et l'eau dans le calice. Mais pour être vraiment dignes de toucher ces vases sacrés où reposeront les saintes espèces, il faut qu'eux-mêmes soient devenus des consacrés. Avant leur ordination, ils devront donc manifester leur volonté de s'engager pour toujours, ratifier la promesse de leur tonsure. L'évêque leur adresse une grave monition sur l'engagement qu'ils vont prendre : « Jusqu'ici vous êtes libres et vous pouvez à votre gré choisir une situation dans le monde; mais, si vous recevez cet Ordre..., il vous faudra, avec l'aide de Dieu, garder la

chasteté et demeurer irrévocablement au service de l'Église. Pendant qu'il en est temps encore, songez-y. Et si vous persistez en votre sainte résolution, avancez ici. » Ils acceptent cette condition en faisant un pas en avant. Les Pères aimaient à dire que ce devait être avec l'allégresse et la gravité dont ils eussent marché au martyre.

Le Pontife appelle alors sur eux et sur leur sainte résolution le secours de l'Église triomphante. Les ordinands diacres et prêtres sont venus les rejoindre et tous se prosternent le visage au sol, « pareils à des cadavres, comme de grands lys foudroyés ». Et c'est l'ardente et solennelle supplication de la famille de la terre à celle du ciel : « Tous les saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous, soyez-nous propices. » Comme pour forcer la miséricorde du Christ, on rappelle sa sainte Incarnation, sa Croix, sa Passion et sa Mort, sa Résurrection et son admirable Ascension. Qu'Il bénisse, qu'Il sanctifie, qu'Il consacre Lui-même ses élus! Et le Pontife, en son nom, consacre les sous-diacres. Pour signifier le pouvoir sacré qu'il leur confère, il leur remet un calice et une patène vides, ainsi que le livre des Épîtres. « Voyez, leur dit-il, quel ministère je vous confie. »

Après que l'Épître de la messe a été chantée par un des nouveaux consacrés, voici qu'un autre groupe d'ordinands se présente pour être élevé à un ministère plus important encore, le « ministère » par excellence. Les diacres (διάκονοι, serviteurs) seront les collaborateurs immédiats des prêtres. Ils pourront les aider dans leur œuvre de prédication, et spécialement ils annonceront au peuple la *bonne nouvelle* par le chant liturgique de l'Évangile; en certains cas, ils administreront le baptême solennel et distribueront la sainte Eucharistie; durant toute la messe, ils se tiendront auprès de l'officiant, l'assistant d'une façon très intime, afin qu'il soit dégagé de tout souci

cérémoniel secondaire et qu'il puisse s'appliquer dans un recueillement paisible aux rites essentiels du sacrifice eucharistique. Pour être moins indignes de ces fonctions qu'ont illustrées tant de martyrs, un saint Étienne, un saint Laurent, un saint Vincent, les diacres seront revêtus de la force de l'Esprit.

Leur ordination comporte des rites plus complexes que la précédente. Un prélude marque son importance : l'évêque demande à l'archidiacre, puis à tout le peuple présent, s'ils les jugent dignes d'être promus à cette nouvelle charge. En outre, avant de leur remettre le livre des Évangiles, symbole de leur pouvoir, il leur impose les mains et accompagne ce geste, qu'il n'a pas employé pour les Ordres précédents, d'une prière solennelle en forme de préface; il y appelle sur eux le Saint-Esprit et la grâce d'accomplir fidèlement, avec force, leur ministère.

Tous les pouvoirs inférieurs au sacerdoce sont maintenant conférés. La hiérarchie des serviteurs du prêtre est constituée en tous ses degrés, de l'humble charge de portier au ministère du diacre. Elle appelle, comme son couronnement et sa seule raison d'être, le sacerdoce lui-même.

L'ordination qui va le conférer commence, avec une liturgie beaucoup plus ample encore. Elle s'ouvre par le même prélude que la précédente et comporte deux rites similaires : l'imposition des mains et la remise de l'hostie et du calice. Ces deux grands rites sont aujourd'hui regardés, au moins en pratique, comme également essentiels : le premier a pour lui de remonter aux Apôtres, le second d'être le rite qu'indiquent les Pères du concile de Florence exposant aux Arméniens la doctrine officielle de l'Église romaine (1439).

Les prêtres, consécrateurs du corps et du sang du Christ, auront à « offrir, bénir, présider, prêcher, bapti-

ser ». L'évêque le leur rappelle. Plus qu'aucun de leurs ministres, plus que les diacres eux-mêmes, ils ont besoin d'une grâce éminente. Debout, la mitre en tête, sans un mot, le Pontife leur impose les mains. Tous les prêtres présents viennent, en long cortège, se joindre à lui; tour à tour ils accomplissent le rite mystérieux. Minute émouvante où transparaissent à la fois la continuité surnaturelle de l'Église et le don de la grâce divine appelée du fond des cœurs et comme captée par la répétition du geste sacré. Alors, dans une longue et admirable préface, l'évêque précise cette muette supplication : « Donnez, Père tout-puissant, à vos serviteurs la dignité sacerdotale », et, pour qu'ils soient un exemple de vertu, « mettez en leur cœur l'esprit de sainteté ». Puis, tandis que l'on chante le *Veni Creator*, il fait sur leurs mains, avec l'huile des catéchumènes, une onction en forme de croix, « afin que tout ce qu'elles bénissent soit béni et que tout ce qu'elles consacrent soit consacré et sanctifié au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Enfin, prenant le calice garni de vin et la patène portant l'hostie, il les leur présente : « Recevez le pouvoir d'offrir à Dieu le Sacrifice et de célébrer la messe pour les vivants et pour les morts, au nom du Seigneur. » Désormais ils sont prêtres pour l'éternité.

Sans attendre, ils disent la messe en union avec le Pontife, prononçant avec lui à haute voix les paroles de la consécration. Après la communion, le chœur chante la parole pleine de douceur et d'intime confiance que le Christ vient de leur dire au fond du cœur : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis. » Ils proclament leur foi en récitant tous ensemble le *Credo* : l'évêque précise leur pouvoir d'absoudre et reçoit leur promesse d'obéissance; enfin la messe s'achève. Après le *Te Deum* d'actions de grâces, les jeunes prêtres iront bénir leurs

parents et leurs amis; des vieillards s'agenouilleront pour baiser leurs mains toutes pénétrées de la vertu divine; demain et tous les jours ensuite, ils monteront à l'autel et consacreront le corps et le sang du Christ.

Tel est en ses grandes lignes le mouvement d'une ordination générale. Après l'avoir suivi jusqu'à son terme, nous pouvons aisément, nous retournant un instant, saisir d'un regard l'ensemble des Ordres conférés, embrasser leur sainte hiérarchie. Au sommet, le prêtre : avant tout, il a reçu pouvoir de renouveler le sacrifice du Calvaire. Au-dessous, ses ministres : diacre, sous-diacre, acolyte, qualifiés pour l'assister dans la célébration même de la messe; exorciste, lecteur, portier, chargés seulement de l'aider à préparer le peuple au culte et à la grâce eucharistique. De l'un à l'autre de ces groupes, en descendant des diacres jusqu'aux portiers, les « ministères » confiés deviennent moins importants, mais tous se complètent et s'enchaînent en un ensemble parfait. Grâce à cette unité profonde, la plus humble charge demeure vraiment une collaboration à la grande fonction du sacerdoce, la consécration de la sainte Eucharistie, et reçoit de ce fait aux yeux de la foi une singulière grandeur. On comprend ces saints qui, portant un regard profond sur les mystères divins, eussent désiré se contenter de tel ou tel de ces services, estimant que c'était pour leur bassesse un honneur déjà trop grand. Saint Léonard accepta par obéissance le diaconat, mais refusa de monter plus haut; pendant longtemps saint Martin, malgré les instances de saint Hilaire, ne voulut être qu'exorciste; et combien d'autres encore.

Ainsi une ordination générale, en manifestant la hiérarchie des Ordres inférieurs au sacerdoce, Ordres déjà si honorables, rend-elle plus sensible l'éminence du

sacerdoce lui-même. L'étude de leur origine confirme et accroît encore cette impression : elle met en relief la transcendance des fonctions réservées au seul prêtre, puisque c'est pour lui permettre de s'y consacrer que tous ces auxiliaires lui ont été donnés. Ainsi l'a exigé le progrès de l'Église.

La Cène, en son incomparable sublimité, avait été toute simple. Mais il était normal que la messe, destinée à la renouveler, devînt une liturgie plus ample et plus solennelle : n'était-elle pas le rite central, le plus haut sommet de la religion chrétienne? Le sacrifice du corps du Christ y fut précédé de prières et d'instructions; lui-même s'amplifia par l'addition de cérémonies accessoires. Il fallut donner à l'officiant des assistants, qui le déchargeassent des fonctions secondaires et, par leur présence et leurs services, l'entourassent d'honneur. En dehors même de la liturgie eucharistique, la préparation des fidèles comportait une œuvre immense d'enseignement et de purification. S'il appartenait au prêtre d'organiser et de diriger cette œuvre, s'il devait intervenir en personne à ses moments les plus importants, il pouvait, pour beaucoup de détails, se faire aider; il le devait, sous peine d'être débordé et de ne pas accomplir ses tâches essentielles. Ainsi naquirent, à partir de la divine simplicité de l'Apostolat primitif, les six Ordres de « ministres ».

Ce développement se produisit peu à peu et comme en deux étapes : les apôtres instituèrent des diacres, puis l'Église confia explicitement à différents Ordres ce qu'elle possédait implicitement dans le diaconat.

Tout d'abord l'institution des diacres. On sait par les *Actes* quelle en fut l'occasion. Le nombre des disciples augmentait. Les uns venaient de la communauté juive proprement palestinienne, les autres des communautés juives du monde hellène. A propos du repas quotidien

organisé autour de l'Eucharistie, un dissentiment s'éleva : certains prétendaient que les veuves qui appartenaient au groupe hellène ne recevaient pas une part convenable dans la distribution des vivres. Ils se plaignirent aux Apôtres. Ceux-ci déclarèrent qu'ils ne pouvaient assurer eux-mêmes ce service sans compromettre leur tâche principale, qui était la prière (y compris évidemment la prière eucharistique) et la prédication. Ils demandèrent à la communauté de choisir sept hommes « jouissant d'une bonne réputation » et — ceci est essentiel — ils les investirent officiellement de leur charge en leur imposant les mains : ils les *ordonnèrent* diacres. Puis, après leur avoir ainsi donné une part du pouvoir spirituel, non seulement il les employèrent au service quotidien des tables, mais ils les chargèrent aussi de prêcher et de baptiser. L'ardeur et le martyre de saint Étienne jetèrent bientôt sur le petit groupe un très vif éclat.

Ce que les Apôtres avaient commencé de faire, l'Église fut amenée à le continuer, « en confiant explicitement à différents Ordres ce qu'elle possédait implicitement dans le diaconat » (saint Thomas). Le pouvoir conféré aux *Sept*, et qui consistait essentiellement dans le service du sacerdoce, était par là même très étendu. Il comportait des obligations qui se manifestèrent peu à peu à mesure que se développa et que s'organisa le culte chrétien. Pour le bien exercer, il fallut remplir des fonctions toujours plus complexes et plus nombreuses, soit dans la préparation des catéchumènes à l'initiation chrétienne, soit dans l'organisation et la discipline des assemblées, soit dans la liturgie eucharistique elle-même. Fonctions d'importance inégale que les successeurs des *Sept* avaient bien qualité pour exercer, mais qui, en fait, étaient devenues pour eux une trop lourde charge. Il fallait aviser. L'Église, réservant aux diacres les offices les plus importants,

confia les autres à des ministres inférieurs. La série n'en fut pas partout identique : elle varia selon les nécessités locales ou suivant qu'on voulait attribuer tel ou tel office secondaire à la hiérarchie régulière. Dès le troisième siècle cependant elle apparaît constituée à Rome telle que la définira plus tard, pour l'Église latine, le concile de Trente. Issus du diaconat lui-même, « comme les ruisseaux d'une source abondante » (Thomassin), ces Ordres inférieurs donnent officiellement aux diacres des coopérateurs, des adjoints. Chacun d'eux confère une partie plus ou moins grande de ce pouvoir ministériel dont le diaconat possède la plénitude; chacun d'eux prend rang au-dessous de lui, selon l'étendue du pouvoir qui y est attaché. Ainsi s'échelonnent, à partir du sacerdoce, six Ordres de ministres — diacres compris — strictement hiérarchisés et dont la raison primordiale est de permettre au prêtre de se consacrer avec plus de liberté et dans un plus grand honneur à ses fonctions essentielles. Selon une discipline très ancienne et actuellement très ferme de l'Église, ils forment en outre des degrés par où l'on s'élève jusqu'au sacerdoce. L'Église exige qu'ils soient franchis l'un après l'autre; elle en fait une condition non certes de validité, mais de licéité de l'ordination sacerdotale. Saint Grégoire de Nazianze justifiait déjà cette exigence, lorsqu'il disait, dans l'éloge funèbre de saint Basile : « Je loue le règlement de la marine, qui a commencé par mettre la rame aux mains de celui qui est actuellement pilote et de là le mène à la proue; qui lui a confié les emplois subalternes et ne l'assied au gouvernail que lorsqu'il a battu la plupart des mers et observé les vents. Il en est de même à l'armée : on est soldat, taxiarque, stratège. Cette disposition à elle seule est excellente et très avantageuse pour les subordonnés. »

Telle est jusqu'au sacerdoce la hiérarchie des Ordres, son développement et son origine. Plaise à Dieu que cette vue inspire aux fidèles un plus profond respect pour les prêtres que l'Église a voulu élever de tant de degrés au-dessus d'eux ; — aux laïcs qui exercent parfois quelques-unes de ces fonctions de « ministres », catéchistes ou sacristains de nos paroisses, une plus grande estime pour ce privilège ; — à tous les prêtres enfin, le sens profond de la transcendance de leur office et le vouloir énergique de ne jamais en sacrifier le bon accomplissement à celui de tâches inférieures. « *Il ne convient pas*, disaient les Apôtres, *que nous laissions la parole de Dieu pour servir aux tables* ».

II. — *RÔLE DES ORDRES DE « MINISTRES » DANS LA FORMATION SPIRITUELLE DES PRÊTRES*

A l'heure actuelle les diacres et leurs auxiliaires « ne battent plus les mers ». Ils demeurent fort paisiblement dans les Grands Séminaires et n'apportent plus guère aux prêtres d'aide active : les raisons de « service », qui avaient amené leur institution, ont rapidement perdu de leur force. Et cependant ce serait une grave erreur de penser que ces Ordres de ministres n'ont plus de valeur. La diminution de leur rôle actif n'a pas supprimé tous leurs avantages et le concile de Trente a proclamé la portée permanente de leur existence. Degrés nécessaires à franchir pour s'élever jusqu'au sacerdoce, ils en sont comme le noviciat, l'école d'apprentissage, et y préparent très efficacement par la grâce qu'ils confèrent.

« C'est un chef-d'œuvre en ce monde que de faire de bons prêtres, après quoi on ne peut rien penser de plus grand ni de plus important » (saint Vincent de Paul). Sans doute, ce chef-d'œuvre, il appartient à l'ordination sacerdotale de l'achever. Mais elle ne l'improvise pas. Avant de leur confier le pouvoir de consacrer son corps sacré, Jésus-Christ est demeuré plusieurs années avec les Apôtres, pour les instruire et les former. Auparavant même, Il les avait un à un choisis et appelés. Ainsi fait-Il encore pour chacun de ses prêtres. D'abord, Il les appelle. Souvent Il fait germer cette vocation sur la tige admirable d'une vieille famille chrétienne. Une longue suite de générations ferventes, les vertus de religieux ancêtres, les pieux désirs, les prières et les sacrifices d'une mère semblent la porter comme un fruit précieux de leur fécondité surnaturelle. Il confie ensuite cette vocation à des maîtres spirituels, prêtres eux aussi, et qui, par leur dévouement, leur science et leurs vertus, travailleront à la fortifier, à la développer, à l'épanouir : tâche admirable et d'une incomparable valeur : qui dira ce que le clergé de France doit à la Compagnie de Saint-Sulpice? Mais tous ces efforts seraient vains, s'ils n'étaient fécondés d'en-haut. « *Celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien. Dieu seul est quelque chose qui donne croissance* » (I Cor., III, 7). Comme jadis en Galilée, c'est toujours Jésus-Christ qui forme ses prêtres. Pour cela, Il se penche quotidiennement, avec une infinie tendresse, sur les âmes de ceux qu'Il a choisis : par la Pénitence et par l'Eucharistie, de mille autres manières souvent tout intérieures, Il les détache peu à peu du monde, les purifie, les éclaire, leur fait connaître et aimer les joies de l'intimité divine. Et en même temps, à certains jours, Il les prend dans ses bras et les porte plus près du sacerdoce. Six fois Il recommence ce geste d'amour, les faisant

tour à tour portiers, lecteurs, exorcistes, acolytes, sous-diacres, diacres. Chaque fois, Il leur donne la grâce d'exercer vertueusement le nouveau pouvoir qu'Il leur confie, de l'exercer en son esprit : n'a-t-Il pas, Lui aussi, chassé les vendeurs du Temple et expliqué l'Écriture dans les synagogues avant d'offrir le sacrifice rédempteur? En chacune de ces ordinations, Il se montre à leur égard plein de généreuse tendresse. Comment pourrait-Il faire autrement? Sa sagesse et sa libéralité — la sagesse et la libéralité d'un Dieu — y sont engagées : quiconque s'élève au-dessus du peuple par sa dignité spirituelle doit être pour le peuple un modèle de vertu. En outre — et la raison a grande force sur son cœur — c'est son Épouse très aimée, la sainte Église, qui le Lui demande. Les ordinands ne s'approchent pas de Lui en leur nom personnel ou de leur propre autorité. L'Église elle-même les Lui présente et solennellement L'implore pour eux. Elle met tout son cœur en cette requête, ayant, pour lui donner plus de poids, imposé au monde un jeûne de trois jours. Lorsqu'elle appelle ainsi la bénédiction céleste sur eux, ses prêtres de demain, sur eux qui bientôt lui donneront la sainte Eucharistie, comment le Christ ne l'exaucerait-Il pas? Oui, ces ordinations de ministres sont des sources certaines et abondantes de grâces. Ne participent-elles pas, d'ailleurs, à l'efficacité même du sacrement de l'Ordre? Sans doute celui-ci ne donne son plein effet que dans l'ordination sacerdotale, mais il n'est pas enfermé en elle seule. Il agit certainement, avec moins de force, mais très réellement, dans celle des diacres. On peut sagement penser aussi, avec saint Thomas d'Aquin et presque tous les anciens théologiens, qu'il est engagé et rayonne encore, bien que d'une façon de plus en plus faible et diffuse, dans toutes les ordinations précédentes. Ne confèrent-elles pas le pouvoir spirituel de

servir directement ou indirectement la sainte Eucharistie, directement en aidant à la célébration même de la messe, indirectement en collaborant à la préparation des fidèles? Et n'appartient-il pas au sacrement de l'Ordre de conférer tout pouvoir de ce genre? Ainsi, en sa tendre libéralité, le Christ étend à ceux qui se préparent au sacerdoce l'action bienfaisante du sacrement qui doit ensuite les faire prêtres. Il offre déjà ce sacrement à leur faiblesse; Il ébauche en leur âme le caractère sacerdotal avant de l'y imprimer complètement; Il leur fait sentir les premiers rayons de la grâce sacerdotale avant de les illuminer de sa pleine clarté, comme l'aube radieuse annonce la splendeur du midi.

Chacune de ces ordinations apporte ainsi aux futurs prêtres un secours particulièrement efficace et parfaitement adapté aux exigences de leur formation, chacune d'elles contribue à les pénétrer de cet esprit de religion et de piété qui doit être, toute la vie, le leur. De l'une à l'autre, cette action intime se fait plus puissante : car à mesure qu'elles élèvent à une fonction plus haute, elles appellent aussi à une vie plus parfaite, et elles en offrent le moyen. En outre les clercs qui les ont reçus ont parfois encore, dans l'Église actuelle, l'occasion d'en exercer le rôle actif : acolytes, sous-diacres, diacres, il leur arrive d'assister le prêtre à la messe solennelle. Par là ils voient de plus près la liturgie du sacrifice, s'entraînent au service de l'autel, s'exercent à bien remplir les cérémonies sacrées. Chaque fois surtout qu'ils accomplissent ce devoir de leur ministère, la grâce de leur Ordre les assiste et leur donne de le faire religieusement, dans l'esprit du Christ. Qu'ils pensent souvent à ce secours et au nouveau profit spirituel qui peut en résulter pour eux.

Telles sont, avant même qu'ils ne parviennent au

sacerdoce, les prévenances du Christ pour ceux qu'Il a élus entre tous et la tendresse avec laquelle Il dirige leur noviciat de prêtres. Quel croyant ne leur envierait ces divines faveurs? Et sans doute ils peuvent refuser d'entendre cet appel à la perfection; sans doute ils peuvent y mal répondre. Ici, comme partout, la semence divine se perd parfois en des sols médiocres ou stériles. Mais lorsqu'elle rencontre de bonnes terres, elle prouve sa fécondité en portant un fruit abondant, trente, soixante, cent pour un. Pour lui laisser le temps de se développer, l'Église a fixé la loi des « interstices » : une année entière doit régulièrement séparer l'acolytat du sous-diaconat, trois mois le sous-diaconat du diaconat et le diaconat de la prêtrise. Sagesse d'une mère qui ne veut rien gaspiller, pour ses enfants, des dons divins.

***

L'idée d'un artiste, longuement méditée en son esprit, jaillit d'abord en traits timides, avant de donner le chef-d'œuvre où resplendira le rayonnement de sa vie. Ainsi l'effigie du Christ apparaît peu à peu, par sept ordinations successives, dans l'âme appelée au sacerdoce. Chaque fois, l'ébauche est plus belle, l'effigie prend un plus vigoureux relief. Lent travail affectueux où semble se complaire l'Amour Infini et dont les bénéficiaires peuvent en toute vérité et dans une humble reconnaissance redire à la suite de saint Paul : « Pour nous qui, le visage découvert, réfléchissons comme un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, par l'action de l'Esprit du Seigneur » (II Cor., III, 18).

Le Saulchoir.

fr. J. Périnelle et P. Boisselot, O.P.

Comme soi-même

(*Suite*)

Presque toutes les souffrances du cœur viennent d'une avarice du cœur. Mais la plupart de nos propres souffrances, nous les créons nous-mêmes par notre propre avarice.

Nous avons besoin d'amour pour vivre; il est le sang de notre âme. Pour qu'elle se porte bien, il faut qu'à chaque seconde vienne l'emplir le flot toujours pareil et chaque fois rafraîchi, que, d'un élan qui la vide jusqu'au fond, elle relance à qui l'en a gonflée.

Or, la vie ne cesse de nous offrir des êtres pour que nous en nourrissions notre âme, pour que nous en fassions son enseignement, sa délectation, sa richesse — et les vases où nous reverserons, purifié, vivifié, rajeuni, ce qu'ils nous ont versé.

Avidement nous tendons la main vers la créature offerte : nous regardons, nous admirons, nous voulons tout connaître, être tout connu, tout prendre, tout donner. Ah! que l'âme bat vite et fort dans ces débuts délicieux de l'attachement! Il semble qu'elle n'ait plus rien à elle; il semble qu'elle ne puisse être assez vaste pour contenir toutes les richesses que l'autre lui va prodiguer.

Puis brusquement, voici ce grand flot ensablé.

Pourquoi? — C'est que l'échange est fini : c'est qu'est venue l'heure où il faut véritablement donner — donner sans espoir de retour. Jusque-là, s'aimer c'était maintenir entre les deux cœurs une balance agréable, établir entre les deux âmes des équivalences; rien qui aille beaucoup

plus loin en vérité que d'échanger des dîners au cours de l'hiver, de faire cadeau, pour sa fête, d'une écharpe à qui vous avait donné pour votre anniversaire un coussin. Est-ce là de l'amour? L'être en est-il entamé? *Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on? Les pécheurs aussi en font autant. Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on? Des pécheurs aussi prêtent à des pécheurs, afin qu'on leur rende l'équivalent* (1). Ce sont là préliminaires qui n'engagent rien — tels ces sept ou huit premiers coups du jeu de dames par quoi rapidement, lègèrement, on s'avance l'un vers l'autre, on se glisse l'un dans l'autre, mais sans rien prendre ni sans rien perdre encore. Le vrai jeu commence après.

Voici les deux âmes en présence, qui maintenant se guettent et se craignent. *Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond à l'homme* (2). Mais si, dans ce reflet que me renvoie l'autre âme, j'aperçois quelque trait que je ne me suis jamais vu et qui me déplaît, quelque trace de souvenirs médiocres, de désirs que je réprouve simplement parce que je ne les connais pas, quelque plaie qui demande secours, d'un geste instinctif je me recule, je m'efface vivement de ce miroir infidèle, et, tâtant mon visage d'une main qui tremble, j'en retrouve avec un sentiment de délivrance les contours inchangés.

C'est ainsi que le plus souvent finit l'amour : à la première véritable différence. On ne veut pas voir, on ne veut pas connaître plus avant; on a peur, ah! on a mortellement peur d'être « influencé », de se transformer, de ne plus garder intact cet être à soi dont on craint de perdre

(1) Luc, VI, 33-34.
(2) Proverbes, XXVII, 19.

une miette, tant on l'aime chèrement, tant on l'aime d'abord et au-dessus de tout!

Est-ce là l'amour? — L'amour c'est d'être devant l'autre attentif et déjà déserté de soi-même, troublé peut-être, inquiet, mais disant : « Que vas-tu m'offrir que je n'aimerai pas, et qu'il me faudra pourtant serrer en moi comme un trésor, forçant mon cœur pour l'y faire entrer? Voici venir l'instant de me renoncer, de me renier, de perdre le souvenir de moi-même, pour accepter ce qui n'est pas moi, pour épouser ce qui est contre moi, pour aimer ce qui me détruit. »

Ici seulement commence l'amour. Tant que je ne t'ai pas découverte inconnue, étrangère, ennemie, ô âme devant moi, tant que je ne t'ai pas vue méchante, refusée, et que je ne t'ai pas saisie plus avidement, pressée plus fort contre moi, non point en dépit, mais à cause de cela, parce qu'il faut que je donne d'autant plus qu'il y a moins en toi, — je ne sais pas encore si je t'aime. Tant que je n'ai rien eu à te pardonner, tant que tu ne m'as pas pris quelque chose d'irremplaçable, tant que tu ne m'as pas détruite un peu pour te nourrir, je ne t'ai rien donné, je ne t'ai pas encore aimée. — Tel le fruit qui sèche ou pourrit lentement sur la branche trop haute où personne n'a pu l'atteindre, je suis restée défendue contre toi, inaccessible, inutile, perdue, et nous n'avons pas commencé de nous connaître.

Mais si j'ai su t'aimer différente de moi, plus mauvaise peut-être, si j'ai su combler de mon cœur même cet espace entre nous, ce manque en toi, il me reste à affronter une bien autre épreuve : mon amour n'est rien tant qu'il ne t'a pas aimée meilleure que moi, tant qu'il n'a pas accepté d'être indigne de toi.

Certes, il est beau de se donner, de se dévouer, de s'user

pour qui l'on l'aime ! C'est un grand enivrement que de se dire : « Cette âme avait besoin de moi ; je lui fais du bien, je la nourris de ma substance. Que serait-elle devenue sans moi? » — Mais cela risque de rester un grand enivrement, qui a sa source dans la complaisance en moi, dans le plaisir que me donne la contemplation de ma noblesse, de ma richesse, de ma générosité.

Je puis croire t'aimer jusqu'au sang ; je puis être prête à donner ma vie pour toi, et n'avoir encore aimé en toi que moi-même, le besoin que tu as de moi, la grandeur de mon amour pour toi. Je ne me suis pas quittée encore ; mon amour ne t'a pas atteinte, il est resté sur sa branche orgueilleuse, à se délecter en lui-même, à pourrir sans le savoir !

Pour que nous nous rejoignions enfin, pour que de notre soudain contact jaillisse la flamme qui éclaire et réchauffe, le vrai feu d'amour qui ne peut plus s'éteindre, il faut d'abord que je veuille être tout pour toi — mais il faut ensuite que je consente à n'être rien. Il faut que je t'aime faible, médiocre, pécheresse, et que j'emploie sans compter ma force à guérir ta faiblesse, mes trésors à combler ta médiocrité, ma vertu à te tirer de ton péché — mais il faut bien plus encore que je me supporte faible, médiocre et pécheresse devant toi quand tu es pure et sainte, que j'accepte de n'avoir rien à te donner tandis que tu es tout pour moi, que je sois heureuse d'être indigne de toi.

Sans doute, l'admiration n'est pas chose si rare. Chez les êtres jeunes, dont le cœur est encore ardent, elle monte d'un seul coup vers ceux qui sont grands ; elle les enveloppe, elle les caresse. — Mais le plus souvent elle n'est pas un don ; elle est une ambition : celle de se hausser jusqu'à eux. Ils sont pour l'être qui admire un modèle à copier, un but à atteindre — et si possible à

dépasser. Il ne cesse en les regardant de se confronter à eux; ils n'existent que par rapport à lui. — Certes, ce n'est point là un sentiment méprisable; c'est même un très noble aiguillon, un merveilleux instrument de progrès — simplement c'est autre chose que de l'amour, le véritable amour étant par essence entièrement désintéressé.

Mais dans le commun des attachements humains, qu'il est rare que le cœur ne se retire pas dès que l'intérêt se croit lésé, dès que l'amour-propre se croit blessé! Entre deux êtres qui se jugent égaux, unis dans l'amitié ou dans l'amour, combien de fois ne voit-on pas tout à coup avec surprise les liens se desserrer sans raison apparente, une zone glaciale succéder au doux climat de la tendresse! — Que s'est-il passé? — Presque rien. Telle la Mrs Charmond de Thomas Hardy qui, s'apercevant dans une glace auprès de sa jeune amie Grace, découvre que la beauté de celle-ci fait tort à la sienne, et décide instantanément de l'écarter de sa route, l'un des deux s'est vu moins beau que l'autre et il s'est vivement reculé pour qu'on ne puisse plus les comparer. « Quand j'étais jeune, me confiait un ami, je croyais toujours que les gens s'attachaient à vous dans la mesure où ils pouvaient se dire que l'on s'était bien conduit, que l'on avait été bien avec eux. Mais je me suis aperçu depuis que c'était la chose même qui les écartait le plus sûrement de vous. Les gens n'aiment pas qu'on soit mieux qu'eux! »

Que d'amours disloquées parce que l'un des deux, après avoir reçu de l'autre le pardon de quelque trahison, ne peut pas supporter d'être devant sa victime celui qui a failli, celui qui a eu tort, s'affaisse littéralement sous le poids d'une générosité trop pesante à son débile amour!

Que d'amitiés brusquement taries parce que l'un des deux a cru, dans son ingénuité, pouvoir dire à l'autre

tout ce qu'il pensait de lui, et qu'il le trouvait, ici ou là, dans l'erreur, dans l'ignorance, dans le mal! — Sans réfléchir, il a porté la main sur la blessure, offrant dans le même instant sa science, son remède — tout au moins ce qu'il croit tel —, son expérience, sa tendresse, tout ce qu'il faut pour la panser. Mais l'autre se cabre; il repousse sans les vouloir même regarder — encore moins discuter — science, remède, et le reste. On s'est permis de le juger atteint, on a osé vouloir le soigner. Quelle offense! « Ne parlons plus de cela; nous ne ferions que creuser un fossé entre nous. Que cela soit en dehors de notre amitié! » — Mais si quelque chose de nous est en dehors de notre amitié, il n'y a plus d'amitié. Elle est comme un tonneau percé qui a commencé à fuir : bientôt il sera complètement vide. S'il y a entre nous un sujet interdit, nous n'avons pas creusé de fossé, peut-être — mais du moins de chaque côté du fossé nous aurions pu nous voir encore; maintenant c'est une barrière que tu as dressée entre nos deux cœurs, et ils sont cachés l'un à l'autre. Il ne s'agit pas d'avoir raison l'une contre l'autre, il s'agit de s'aimer, c'est-à-dire de se donner ce que l'on a, tout le bien et tout le mal : mon bien pour guérir ton mal, mon mal pour être brûlé à ton bien. Mais voici de moi quelque chose — bien ou mal — à quoi tu as fermé la porte de ton cœur : l'amour est fini. Tout ce que nous nous sommes donné auparavant peut-être ne compte pas. Sais-tu si je n'ai pas été mise sur ta route uniquement pour t'apporter cela même que tu viens de refuser? Tu es demeurée droite et intacte? — Il fallait peut-être que tu fusses courbée, rompue. Tu as repoussé ce qui en moi était à toi? — Es-tu sûre que cela ne te manquera pas désormais tous les jours, comme me manquera ce qui en toi était à moi? Me voici seule, tandis que tu es seule. L'œuvre que Dieu nous avait donnée à faire ensemble ne sera pas faite.

Dans l'amour comme dans l'obéissance, il ne s'agit pas de choisir ce que l'on veut donner, il s'agit de donner ce qu'on vous demande. Tu me citais un jour dans l'enthousiasme cette parole de Jésus : *Il n'y a pas de plus grand amour que te donner sa vie pour ses amis* (1), toute prête à offrir la sienne si elle t'était réclamée. Sa vie, et tout ce que l'on a de plus précieux, oui, c'est un grand don que de les apporter au premier appel à l'amie qui en a besoin. C'est le sacrifice d'Abraham. — Mais l'amie n'a pas souvent besoin de ta vie, tandis qu'elle a toujours besoin de ton amour. Que sert que tu lui tiennes en réserve cette vie, qu'il y a si peu de chance qu'elle te réclame jamais, si ton cœur, où il lui est nécessaire de puiser et de se répandre à toute heure librement, lui demeure, par quelque endroit, défendu? Va, nous n'avons point aimé tant que nous ne savons pas nous dissoudre en un autre cœur, tant que nous ne connaissons pas cette *sorte d'abjuration de soi et de préférence dévorante pour autrui*, dont Jacques Rivière dit qu'elle est *le dernier fond de l'amitié humaine* (2).

De Jésus à nous, oui, il n'y avait pas de plus grande preuve d'amour que le don de sa vie : « *Mes enfants*, disait le Curé d'Ars, *lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création, et il ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et résolut de se donner* (3). » — Pour nous, quand nous lui donnons notre vie, nous sommes ses amis, parce que nous faisons ce qu'il commande (4). Mais n'a-t-il pas déjà, dans sa main, la vie de tous les êtres? Qu'a-t-il à

(1) Jean, xv, 13.
(2) Lettre à André Gide, *Hommage à Jacques Rivière*, « NRF », avril 1925, p. 780.
(3) *Le Curé d'Ars*, par l'abbé Trochu, chez Emmanuel Vitte, p. 373.
(4) Jean, xv, 14.

faire de la nôtre, si nous ne lui donnons pas en même temps tout notre amour? — Et notre amour n'est pas tant qu'il n'a pas accepté de n'être rien devant le sien. — De nous à Jésus, la plus grande preuve d'amour, c'est de prendre cette vie qu'il nous a immolée, c'est de reconnaître que nous étions perdus sans elle, c'est de consentir à être sauvés par elle, c'est d'accepter que *Celui qui est* soit en nous à la place de nous qui ne sommes point.

C'est là le don de Marie, sans lequel celui de Jésus ne pouvait être, faute duquel, en chacun de nous, il n'est pas. La plus grande impiété, ce n'est pas encore de se refuser à Dieu, c'est de le refuser, c'est de vouloir se passer de lui. Parce que c'est réserver à soi-même son admiration, son approbation dernières; c'est se faire non pas seulement égal, mais supérieur à lui; c'est supprimer son existence au profit de la sienne propre, c'est garder pour soi seul son amour.

Or, malheur à qui n'a pas besoin de Dieu! C'est le crime même de Lucifer, il n'y en a pas de plus grand. Malheur à qui n'a besoin de personne! C'est une maigre part que d'être réduit à soi seul. Nul homme ne s'en pourrait contenter : Robinson même, dans son île déserte, n'a pu subsister que grâce aux débris du travail des autres que lui avait conservés le navire échoué. Sans son fusil, ses outils, son rhum, sa Bible, il fût mort de misère, de maladie ou de désespoir.

Celui qui refuse l'aide, celui qui s'enferme et se réserve parce qu'il se préfère, celui pour qui l'amour n'est point ce grand courant puissant et continu qui circule entre deux cœurs, ouverts jusqu'au tréfonds à son passage, et qui ne savent plus si c'est leur sang qui l'alimente ou son flot qui leur apporte la vie, celui-là n'aime que lui-même — sa solitude sera bien pire que celle de Robinson : son âme sera, au milieu des hommes, strictement condamnée à elle-même.

Pourquoi tant d'êtres seuls en ce monde, alors que Dieu a dit : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* », et qu'il lui a donné — sans parler de *cette aide semblable à lui* (1), formée de sa côte même, et qui lui devrait être intérieure autant que son propre sang — tous ces frères sur la terre — cet inépuisable foisonnement d'âmes, dont la plus humble, la plus basse, a quelque chose de bon à faire connaître, quelque chose de beau à faire aimer? Pourquoi, parfois, le sentiment d'une séparation effroyable, pourquoi cette sourde détresse sans recours que tant de gens passent leur vie à tenter vainement d'étouffer sous les plaisirs, à laquelle trop de gens succombent et qui les jette dans l'amertume, dans la méchanceté, dans le déséquilibre, dans le suicide?

C'est que leur est refusé ce à quoi ils se sont refusés. Car l'homme ne possède que par l'amour, il ne conquiert que ce à quoi il se livre, il ne mérite que ce qu'il sait aimer.

C'est là toute la justice de Dieu, d'un seul coup et pour toujours parfaite, sans discussions, sans procès et sans appel : à chacun, pour l'éternité, ce qu'il a aimé par-dessus toutes choses. — Qui oserait se plaindre? Il n'est personne qui ne voie Dieu exaucer, au jour du grand partage, le désir qui a dominé son cœur. Si tel reconnaît trop tard que c'était un mauvais désir, il l'a su toute sa vie; que n'a-t-il plus tôt fait choix d'un meilleur! Tous lui étaient proposés — avec l'aide de Dieu pour ceux que l'homme n'a point la force de réaliser seul. Il avait tant de choses plus riches, plus solides et plus belles à aimer que lui-même! Il les a dédaignées : il ne lui restera que lui-même.

ISABELLE RIVIÈRE.

(1) Genèse, II, 18-24.

Pierre, Pasteur des brebis de Jésus

Les catholiques connaissent bien ce passage de l'Évangile selon saint Jean (xxi, 15-17) où Jésus ressuscité dit à Pierre : Pais mes agneaux, pais mes brebis. On peut concéder à M. Loisy (1) que ce texte n'exprime pas immédiatement, en un sens strict et littéral, la distinction entre agneaux et brebis comme signifiant la distinction des fidèles et des évêques. Mais cela importe peu, puisqu'on y reconnaît de toute façon la remise à Pierre d'un *pastorat universel sur tout ce qui peut appartenir à la bergerie de Jésus*. C'est une très grande chose. Nous voudrions, en ces quelques lignes sans prétention, rapprocher les uns des autres quelques textes du Nouveau Testament et, par là, prendre quelque conscience de la grande richesse religieuse du pastorat de Pierre.

Le premier passage de l'Évangile qui nous revienne à la mémoire dans cet ordre d'idées est celui du Bon Pasteur (*S. Jean*, x, 1-18). Ici, c'est Jésus qui est le bon pasteur.

Il l'est d'abord parce qu'il prend soin des brebis; nul doute que pour un oriental l'image du pasteur des brebis

(1) *Le quatrième Évangile*, 1903, p. 942.

n'évoquât d'abord une idée de soins presque affectueux et de douceur dans le gouvernement : qu'il suffise de rappeler ici ce que le prophète Nathan disait à David, dans son admirable apologue : « Le pauvre n'avait rien du tout qu'une petite brebis qu'il avait achetée. Il la nourrissait et elle grandissait chez lui avec ses enfants; elle mangeait de son pain, buvait dans sa coupe, dormait sur son sein, et il la regardait comme sa fille » (*II Rois*, XII, 30). Le bon pasteur est donc plein de sollicitude pour ses brebis; il n'est pas intéressé, il ne fuit pas à l'approche du danger; il n'hésite pas à donner sa vie pour ses brebis.

Jésus nous enseigne encore, dans la parabole du bon pasteur, qu'il est le seul vrai berger des brebis, le seul dont elles entendent la voix, qu'elles connaissent, qu'elles suivent.

Jésus enfin est le pasteur des brebis en ce qu'il a donné sa vie pour son troupeau; dans ce même passage de l'Évangile selon saint Jean, il en exprime l'idée deux fois (X, 15 et 17-18) : Je donne ma vie pour mes brebis. Or c'est entre ces deux versets qu'il intercale ces mots bien connus : « j'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix, et il y aura une seule bergerie, un seul pasteur ». On ne peut pas s'empêcher de penser ici à cet autre passage de saint Jean (XI, 52-53) : « Jésus devait mourir non seulement pour la nation, mais aussi afin de réunir en un seul corps les enfants de Dieu qui sont dispersés. » C'est par sa mort que Jésus nous réunit tous en lui comme son troupeau, c'est par sa mort, premier acte du grand mystère de son passage au Père (*Jean*, XIII, 1, 3, et XVI, 28) qui le fera entrer et nous fera entrer avec lui dans la gloire, c'est par sa mort que Jésus réunit son troupeau, le peuple des rachetés, et qu'il se constitue leur porte, leur chemin, leur voie d'accès aux pâturages de

Dieu (1). C'est par sa mort que Jésus nous fait entrer dans l'unité de sa bergerie.

Or, aujourd'hui que tout cela est réalisé, c'est-à-dire que Jésus est mort pour ses brebis, qu'il a donné sa vie (*Jean*, x, 15) et que, par sa résurrection, il l'a reprise (v. 17-18), que fait-il?

Il s'adresse à l'apôtre qui l'a renié trois fois, et il lui fait avouer par trois fois qu'il l'aime plus que les autres; il lui donne le pastorat universel de ses brebis et de ses agneaux; puis il ajoute, lui qui a déclaré marcher devant ses brebis (2), il ajoute qu'il mènera Pierre où il voudra et que Pierre n'aura qu'une chose à faire : le suivre (3). Ainsi Jésus va devant, le premier, le principe, le Prince; Pierre le suit, et le troupeau de Jésus suit Pierre.

Recueillons maintenant dans la première épître de saint Pierre l'écho manifeste et bien émouvant de ces deux épisodes rapportés par saint Jean : celui de Jésus bon pasteur et celui de la remise à Pierre du gouvernement des agneaux et des brebis de Jésus :

« Car vous étiez comme des brebis errantes, mais maintenant vous êtes revenus à celui qui est le pasteur et l'évêque de vos âmes » (*I Petr.*, II, 25). Ces mots viennent après une évocation pleine d'une émotion contenue de la

(1) « Je suis la voie » (*Jean*, XIV, 6); « Je suis la porte des brebis... Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages » (*Jean*, X, 7 et 9). Cf. aussi *Hébreux*, X, 20.

(2) « Quand il fait sortir toutes ses brebis, il marche devant elles, et ses brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix » (*Jean*, X, 4).

(3) « Quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas »... Et, après avoir ainsi parlé, il ajouta : « Suis-moi »... « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe? Toi, suis-moi » (*Jean*, XXI, 18-22).

passion de Jésus, de la passion rédemptrice : c'est donc à la mort de Jésus comme opérant le groupement et l'unité de toutes ses brebis que Pierre pense. Il se rappelle que c'est en rachetant nos âmes par son sang que Jésus nous a réunis dans l'unité de son troupeau, le bercail des rachetés, dont il est la porte.

Et maintenant, voici comment Pierre parle de son pastorat à lui (1) et du pastorat des évêques dans l'Église : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ, et qui prendrai part avec eux à la gloire qui doit être manifestée : paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré ; non dans un intérêt sordide, mais par dévouement ; non en dominateurs des Églises, mais en devenant les modèles du troupeau. Et quand le Prince des pasteurs paraîtra, vous recevrez la couronne de gloire, qui ne se flétrit jamais » (*I Petr.*, v, 1-4). Nous pouvons, dans ce passage, remarquer trois affirmations :

La première est celle des qualités du vrai pasteur : ce sont celles mêmes que Jésus a jadis enseignées aux douze : le désintéressement, la tendre sollicitude, le dévouement ; ce sont celles aussi que Jésus a pris soin d'enseigner très spécialement à Pierre, comme à celui qui devait être le premier de ses frères et le fondement visible de toute l'Église : à Pierre, en effet, auquel il voulait laver les pieds, et qui se récusait, Jésus avait dit : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt » (*Jean*, xiii, 7) : or, dans l'esprit de Jésus, et aux termes

(1) Quant à la conscience qu'il avait de sa mission personnelle, notons ce texte : « Je crois de mon devoir, aussi longtemps que je suis dans cette tente, de vous tenir en éveil par mes avertissements » (*II Petr.*, i, 13).

des explications qu'il donne ensuite lui-même (1), il s'agissait, au moment où, instituant l'Eucharistie, il fondait le sacerdoce dans l'Église, de marquer que ce sacerdoce devait être avant tout un service. Nous voyons qu'en effet Pierre avait compris la volonté du Maître : « Paissez le troupeau de Dieu... non en dominateurs des Églises, mais en devenant le modèle du troupeau. »

La seconde affirmation de Pierre est que vraiment, après le Christ, un pastorat visible se perpétue dans l'Église, chargé d'une véritable mission et, en conséquence, investi d'un véritable pouvoir de gouvernement spirituel. Rappelons à cette occasion une affirmation semblable dans le discours adressé par saint Paul, à Milet, aux « anciens » de l'Église d'Éphèse : « Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour paître l'Église du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang. Moi je sais en effet qu'après mon départ, il s'introduira parmi vous des loups cruels qui n'épargneront pas le troupeau... » (*Actes*, xx, 28-29).

Enfin, saint Pierre affirme que si des hommes sont ici-bas investis du pastorat, ils le sont comme des ministres, essentiellement subordonnés à celui qui est le *Prince* des pasteurs : Jésus, qui marche le *premier*, et auquel les brebis appartiennent : « pais *mes* agneaux, pais *mes* brebis » (et cf. *Jean*, x, 12-13). Nous ne sommes chargés, nous prêtres, que des brebis *de Jésus*; les âmes ne nous appartiennent pas, elles appartiennent à Jésus, qui les a ache-

(1) « Comprenez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur; et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé » (*Jean*, xiii, 12 s.).

tées assez cher. Mais quelle grandeur d'avoir le soin des brebis et des amis de Jésus, d'avoir reçu la charge de les lui ramener, ou du moins de les lui garder jusqu'à ce qu'il revienne, et qu'il les prenne avec lui afin que, là où il est, nous soyons aussi (*Jean*, XIV, 3). Et quelle grandeur pour Pierre d'avoir reçu la charge de *toutes* les brebis de Jésus; car Notre-Seigneur les lui a remises toutes sans distinction. Il n'y a qu'une âme au monde dont il ait fait, de quelque manière, un cas spécial, et dont il a voulu remettre à l'Église la charge d'une manière exceptionnelle : c'est sa mère. Et sans doute est-elle aussi comprise dans le troupeau; mais comme sa situation vis-à-vis du royaume auquel les pasteurs doivent acheminer les brebis est exceptionnelle, elle a été aussi remise à l'Église, pour ce qui lui restait d'années à passer sur cette terre, d'une manière absolument à part : dans le temps même où il donnait sa vie pour ses brebis, Jésus, qui avait racheté Marie d'avance, la rendant immaculée dans sa conception, l'a remise à saint Jean comme sa mère (*Jean*, XIX, 27).

Il serait bien intéressant de suivre également dans les faits la conscience qu'avait Pierre d'être le pasteur des brebis de Jésus et de devoir obéir au Prince des pasteurs. On verrait, en particulier dans l'épisode du centurion Corneille (*Actes*, X-XI, 18), un exemple absolument typique du gouvernement des âmes par Dieu, immédiatement et d'une façon invisible, par son Esprit — médiatement et d'une façon visible, par le ministère de Pierre. Pierre y témoigne de sa docilité à l'Esprit de Dieu, le véritable pasteur des âmes, et l'Esprit lui-même subordonne en quelque sorte son action et la vie chrétienne dont il a l'initiative, aux déterminations extérieures du gouvernement spirituel de l'Église : « le centurion Corneille, est-il

dit à Pierre, a été averti par un ange saint de te faire venir en sa maison et d'écouter tes paroles » (*Actes*, x, 22).

Enfin, il serait également intéressant de relever, dans les premières générations chrétiennes, d'autres échos des textes relatifs au pasteur et au troupeau : depuis l'épître aux Hébreux évoquant formellement cette idée que Jésus nous a rassemblés, par sa mort, en une bergerie unique (1), jusqu'à l'épître de saint Clément, troisième successeur de Pierre, à l'Église de Corinthe (2), et jusqu'à l'Apocalypse de saint Jean, où nous voyons l'Agneau lui-même devenir pasteur : « car l'Agneau qui est au milieu du trône sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (*Apoc.*, vii, 17). — Jésus est vraiment le bon pasteur.

fr. M.-J. Congar, O. P.

(1) « Que le Dieu de la paix — qui a ramené d'entre les morts celui qui, par le sang d'une alliance éternelle, est le grand Pasteur des brebis, notre Seigneur Jésus — vous rende capable de toute œuvre bonne... » (*Hebr.*, xiii, 20).

(2) Il exprime quatre fois l'idée du troupeau : obligation, pour les pasteurs de *servir* le troupeau (xliv, 3); obligation, pour tous, de ne pas troubler la paix du troupeau, de ne pas s'élever au-dessus des autres et d'apprendre, par l'obéissance, à rester dans l'unité du troupeau (xvi, 1; liv, 2; lvii, 2). — L'épître de saint Clément et l'Apocalypse de saint Jean sont sensiblement contemporaines.

Mademoiselle Tamisier

(1834-1910)

Marie-Marthe-Émilie Tamisier naît à Tours le 1er novembre 1834. A quatre reprises, moins par attrait que par crainte de refuser quelque chose au Maître, elle essaie de la vie religieuse : trois des congrégations projetées échouent, la quatrième l'écarte en vingt-quatre heures. A quarante ans, la lumière se lève, encore incertaine et pâle, sur sa vraie vocation. Elle la suit. Peu à peu le zèle eucharistique se précise. Mademoiselle Tamisier promeut l'Adoration diurne et nocturne, même féminine; elle active le mouvement des Pèlerinages eucharistiques nationaux; elle se travaille et travaille hommes d'œuvres et prélats en faveur des Congrès eucharistiques nationaux et internationaux. Elle a quarante-sept ans quand le Congrès de Lille, décidé à l'heure que tous désespéraient, se réunit enfin et s'achève sur un triomphe. Alors Mlle Tamisier disparaît. Elle vivra encore vingt-neuf ans, « eucharistique » plus que jamais, mais dans l'obscurité la plus profonde, rentrée dans le silence voulu, si bien que son biographe et confesseur, le P. Vandon, ne citera même pas son nom dans l'ouvrage qu'il consacre à « l'Œuvre des Congrès Eucharistiques (1) ». Une attaque de paralysie le 12 juin 1910, la mort le 20 juin... la récompense.

L'initiatrice de l'œuvre immense, dont le spectacle inspirait à Pie X la parole lourde de promesses : « En vérité, il n'y a pas à désespérer du salut commun... », la femme

(1) Bloud et Gay, Paris, 1910.

dont les démarches persévérantes ont déclenché tant d'études et d'efforts, — la voyante (si l'on ose dire) qui comprit « la royauté sociale de Jésus par le retour à l'Eucharistie », et le moyen de la manifester aux yeux de l'univers, — quel génie est-elle ou quel prodige de sainteté?

Pour la sainteté, laissons à l'Église le soin de se prononcer, s'il y a lieu : l'œuvre peut être parfaite et l'instrument plus ou moins déficient, — et nous ne jugeons pas.

Pour le génie, nous sommes plus à l'aise.

L'enfant, élève des Dames du Sacré-Cœur à Marmoutier, est de celles « dont on ne parle pas : ni bien ni mal », a-t-elle écrit elle-même; une sagesse qui « n'avait rien de transcendant »; un succès dans les études qui ne dépassa point les bornes de l'ordinaire. A vingt ans, son portrait décèle un front moyen entre les cheveux lourds, les yeux sont assurés, le nez volontaire, la bouche ferme et le menton sans mollesse : plus d'énergie que d'imagination, semble-t-il. Vers la soixantaine, le visage s'éclairera tout en s'élargissant et en s'empâtant; les yeux auront acquis une douceur légère; les lèvres, serrées toujours, s'accorderont quelque sourire retenu; mais l'ensemble accuse surtout la force, la maîtrise de soi, la décision. Au total, de l'adolescence à la vieillesse, le regard net de la femme d'action; rien de la cerveline ou de la femme du monde (1).

Ses notes et ses lettres — du moins ce que le profane est admis à en lire — ne donnent pas une autre impression; ni par leur contenu, ni par leur style, ni par les ordinaires pensées dont elles témoignent. Mais saint Paul aussi était un homme « sans lettres » et l'apôtre sait que la grâce de Dieu lui suffit.

En Mlle Tamisier, elle a surabondé.

(1) *Les Congrès eucharistiques internationaux : les origines.* — Paris, Bonne Presse. — Voir les deux portraits.

Dès l'enfance, elle est embaumée d'Eucharistie. Une mère admirable, d'une foi robuste et d'une piété tendre, l'élève dans l'attente affectueuse de l'Hostie. Le curé unit son expérience sacerdotale et son amical dévouement aux soins maternels. L'enseignement par la vue est pratiqué, fort judicieusement.

— « Deux images, écrit-elle, me plaisaient davantage, elles symbolisaient la vie d'*anéantissement* et la vie de *délaissement*. En les baisant mon cœur tressaillait. Je me promettais de tenir toujours bonne compagnie au Délaissé du Tabernacle. Quant à la vie d'anéantissement,... tout en ignorant le sacrifice, j'entrevoyais une joie immense à traverser la vie anéantie, comme dans l'Hostie la traversait Jésus. Non seulement par avance, j'acceptais tout, pourvu que je fusse aimée de Lui, mais, sans la bien comprendre, je lui demandais ardemment cette grâce... Anéantissement voulait dire : fusion de tout en un seul amour, en un seul cœur, le Cœur de Jésus dans l'Hostie de ma Première Communion... »

La vocation, le premier appel de la vocation, il est là.

Les quatre années passées au Sacré-Cœur, sous la direction d'une maîtresse générale hors ligne, Mme Nolam, développent ses goûts de piété, « mais, d'une piété robuste ». L'adoration du Saint-Sacrement est sa joie.

— « On promettait aux plus sages, dit-elle, une visite de cinq minutes à la Chapelle... J'attendais ce moment avec impatience. J'y pensais bien à l'avance... Longtemps à l'avance aussi, et avec non moins d'impatience, j'attendais les Quarante-Heures, parce que... les élèves « pieuses » avaient la permission de s'agenouiller au prie-Dieu de l'Adoration. »

Mais au Sacrement Jésus s'anéantit; Mme Nolam exalte la valeur de l'humiliation; alors la jeune fille : « Avais-je demandé à Notre-Seigneur des humiliations? Je n'osé

l'affirmer. Ce qui est certain, c'est que tout ce que je faisais, je le faisais de travers, à tel point que mes compagnes m'accusaient de tout mal faire exprès, en vue des humiliations... Je m'en allais pleurer à la Chapelle. »

Il ne semble pas que ces larmes aient connu un cours très prolongé : la jeune disciple d'une maîtresse peu romantique se tendait déjà pour l'action.

Premier appel aux pèlerinages : un ancien pâtre, devenu chancelier du patriarche de Jérusalem et qui devait mourir évêque désigné de Mossoul, M. l'abbé Dequevauviller, vint demander aux Enfants de Marie du Sacré-Cœur de partir pour Jérusalem, comme leurs sœurs génoises du XIII[e] siècle. On se contenta de désirs inefficaces. Mais Emilie décida ses compagnes à faire des fleurs pour les pauvres sanctuaires de Terre-Sainte. Plusieurs de ces merveilles de papier portèrent à l'hôte du Tabernacle la prière, toujours la même, de la première communiante d'antan : derrière les feuilles du bouquet qui devait reposer sur l'autel, elle écrivit : « O Jésus, faites que votre vie eucharistique, soit ma vie! Que les souffrances que vous paraissez endurer dans l'Hostie soient mes souffrances! Et que je meure après vous avoir aimé de tout mon cœur! »

Ainsi Mlle Tamisier veut la souffrance. Mais où? Dans l'état du mariage? Elle répond :

— « Jusqu'à ce qu'un homme qui serait un ange vînt me demander à ma mère, je n'inclinerais pas du côté du mariage. »

Au surplus, elle redit sa prière du pensionnat :

— « Mon Dieu, je voudrais n'appartenir jamais qu'à vous. Aussi, quand on me présentera un « établissement », venez au secours de ma faiblesse, afin que je ne rencontre jamais ce qu'il me faut. »

La répugnance paraît assez caractérisée. C'est donc l'état religieux qui sera choisi? Ni ses maîtresses, ni ses

directeurs, ne l'encouragent dans cette voie. « Vieille fille » ? Elle ne paraît pas y avoir songé. Puisque cependant il faut bien se décider, elle opte pour le parti le plus dur, et voici :

— « Mon Dieu, que voulez-vous que je fasse? Je n'ai aucun attrait, j'ai plutôt de l'éloignement pour cette vocation (religieuse); mais pourtant si vous demandez de moi ce sacrifice, je ne veux vous rien refuser, je me ferai religieuse. »

Mlle Tamisier entre dans un orphelinat. Après plusieurs années, elle va faire profession : la Supérieure meurt, l'œuvre subit une épreuve pénible, la novice reçoit le conseil impératif et sage, d'un vertueux jésuite, de partir au plus tôt.

Trois semaines de consolation auprès de sa mère. C'est trop doux. L'âme forte s'effraie. Elle supplie l'Époux de sang :

— « Mon Dieu, je me laisserai conduire par votre Providence, mais si vous me donnez le choix, rendez-moi ma vie d'humiliations... Avec votre grâce, j'irai bien jusqu'au bout. Cependant, disposez de moi, mon Dieu, selon votre bon plaisir. »

Pour le connaître, elle entre au noviciat des Dames du Sacré-Cœur. Dès le lendemain, sainte Sophie Barat lui dit : « Mon enfant, vous vous trompez de route, Notre-Seigneur ne vous appelle pas au Sacré-Cœur. » Et le monde conclut : « C'est une pauvre tête; elle ne se fixe nulle part; elle ne sait ce qu'elle veut. »

Deux essais malheureux, bien que méritoires. Au bout de deux années de paix au logis maternel, le B^x^ Eymard, fondateur des Prêtres du Saint-Sacrement, s'étonne que cette jeune fille soit encore dans le monde : — « Je voudrais fonder une société d'adoratrices du Très Saint-Sacrement; qu'elle vienne avec moi; c'est son affaire. »

Elle va : le 16 décembre 1863. Elle prend l'habit : mai 1864. Elle fait des vœux temporaires : 7 novembre 1865. C'est le paradis. Il dure deux ans. Dans l'excès de son bonheur et de son désir de conformité à Jésus-Hostie, elle « sublimise » l'offrande de sa première Communion, du Sacré-Cœur, de l'orphelinat, à ce qui est bien, depuis qu'elle connaît l'Hostie, l'essentiel de sa vie spirituelle.

Le jeudi saint de l'année 1866, elle formule à haute voix un acte d'abandon total : « Mon Dieu, j'accepte toutes les humiliations qu'il vous plaira de m'envoyer, tous les délaissements, tous les mépris, tout ce que vous voudrez me faire souffrir par qui que ce soit. Et cela, je l'accepte quand vous le voudrez, comme vous le voudrez, autant que vous le voudrez, afin de vous plaire et de partager un peu vos humiliations... Je voudrais vous donner beaucoup; mais je n'ai rien... Vous serez ma force. »

Elle ne savait pas si bien dire; elle ne s'attendait peut-être pas à se voir si tôt et si douloureusement exaucée. Sa mère, « cette fleur du ciel », d'une « telle fraîcheur et suavité », à 57 ans, que la servante du Saint-Sacrement la comparait encore à « une rose à peine entr'ouverte et embaumante », sa mère meurt entre ses bras, assistée par le Vénérable M. Dupont, de Tours, un ami de la famille. C'est le commencement des douleurs.

Peu après, la fondation rêvée par le Bienheureux Eymard a échoué. Il écrit, le 21 octobre 1867, à sa fille de prédilection, à son « artiste eucharistique », à la musicienne qui fait prier l'harmonium : « Voilà une maison enterrée et finie... Oubliez toutes les créatures... Vous êtes à Dieu et adoratrice du Très Saint-Sacrement, à la vie, à la mort... Je vous bénis comme ma fille en Jésus au Très Saint-Sacrement (1). »

(1) En 1908 encore, près de mourir, Mlle Tamisier rappelle la parole du Bx Eymard : « Il faut que le Saint-Sacrement couvre la terre. » (Lettre au Supérieur général de la Congrégation du T.-S.-S., citée

La religieuse, une troisième fois, est rejetée dans le monde, sans vœux, sans mère, et bientôt sans Père, puisque le Bienheureux s'éteint le 1er août 1868. Seule! Et le prie-Dieu de l'adoratrice, si bon, délicieux, est perdu, perdu! Jamais Mlle Tamisier ne se consolera, dit le Père Vaudon, « de ne plus pouvoir s'agenouiller incessamment et en quelque sorte officiellement devant l'Hostie de l'Ostensoir ». Il lui reste une parole, testament mystérieux du Père de son âme : « Vous appartenez au Saint-Sacrement à la vie, à la mort. On est riche avec ce trésor. »

Est-elle assez riche? L'instrument est-il assez fait à la main du divin Ouvrier? Pour quel travail enfin? Ah! Seigneur, que la lumière se fasse, puisque voici votre servante, seule, hors du Jardin fermé!

Une lueur, peut-être... C'est « une dame très fortunée », Mme M., qui voyage pour fonder une œuvre eucharistique et servir les vieux prêtres. Elle emmène Mlle Tamisier, toute occupée encore du paradis perdu. Un rédacteur de la *Civiltà Cattolica*, le R. P. Piccirillo, S. J., lui fait comprendre la vérité : « Tendez toujours à Notre-Seigneur; mais sortez de vous-même; abandonnez-vous vous-même. Laissez au tombeau de saint Pierre l'ancienne Sœur du Saint-Sacrement; remportez la nouvelle, celle qui ne trouvera son plaisir que dans l'acquiescement à la volonté de Dieu... »

Et des mots, qui, à bon droit, peuvent paraître durs : « Vous souffrez, tant mieux! La vie d'illusion doit céder la place à la vie réelle. Aux ardeurs de l'âme et aux poésies de l'imagination, il faut ajouter les grandes lumières de la foi. » Mettre la perfection dans les communions fréquentes et les adorations prolongées? « Non, dit le Père, l'excellence de la vie parfaite est dans le degré de l'union

par Jules Bonnecaze, S. S. S., in *Vie Spirituelle* (janvier 1928). — Son âme vivait toujours des souvenirs du Père de sa profession religieuse.

de l'âme avec Dieu, et de sa conformité aux volontés divines. »

Évidemment! Mais alors, à trente-six ans, s'entendre dire qu'on a mené une « vie d'illusion », apprendre qu'il faut laisser le doux rêve d'un cloître, d'un havre sûr et chaud, constater qu'on n'est pas encore sorti de soi-même!... Que sera donc l'avenir?

L'avenir immédiat, c'est la Suisse pendant la guerre franco-allemande. Et puis, en septembre 1871, Mme de M. ayant échoué, c'est un nouvel exode, près du tombeau du Curé d'Ars. La lumière attendait là l'épave de tant d'essais : quelqu'un adresse Mlle Tamisier au P. Chevrier, le pauvre apôtre du Prado. Désormais la formation va marcher bon train.

Il ne s'agit plus de chercher quoi faire. C'est se refaire, qu'il faut. Adorer, aimer, oui. Mais d'abord et surtout, se renoncer : *Qui vult venire post me...* Mlle Tamisier a demandé des souffrances, des humiliations : très bien. Qu'elle se dispose maintenant à l'humilité; qu'elle soit le « rien » de saint Jean de la Croix; et qu'ainsi nue et vide son âme atteigne à l'abandon. Alors Dieu se servira d'elle puisque *infirma mundi elegit Deus*, et la grande lumière, enfin, resplendira sur sa raison de vivre.

Le Père a reconnu, sous les scories encore mal détachées, l'âme de feu qui s'offre à sa direction. Il la traite au ciseau et au marteau, rudement, quitte à s'adoucir lorsque la patiente n'en peut plus. Sept années durant, il l'éteint et il l'enflamme tout ensemble. Il lui prédit — mais elle ne comprend pas — à quelle époque la grande œuvre naîtra. Il l'oblige à vivre toute retirée en soi et en Dieu, et il la pousse vers tous les chemins de France et des pays voisins. Elle s'appelle Marie-Marthe, et le Père lui découvre le double effort d'action et de contemplation

— disons : de vie intérieure et de travail extérieur — qui seul lui permettra de vivre sa vocation certaine.

Tout de suite un grand coup : « Vous voulez servir Dieu, mais vous n'entendez rien à la vie chrétienne. Vous ne savez pas seulement l'*abc* de la sainteté... Il faut suivre à la lettre l'Évangile : « Allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi. » N'ayant plus rien, faites-vous mendiante. Arrêtez la première pauvresse que vous rencontrerez; demandez-lui d'échanger vos vêtements contre les siens; couvrez-vous de ses haillons, et commencez à servir Jésus-Christ. Quand vous vous sentirez de force à marcher dans cette voie, revenez me trouver, et je m'occuperai de votre âme. »

Mais les haillons (en quel état!), sinon la mendicité, rebutent la pénitente. « Êtes-vous décidée? demande le Père, à chaque direction. Décidez-vous donc... Sacrifice entier... Il faut aller jusqu'au bout. » Six mois d'hésitations et de luttes intimes précèdent la victoire. La grâce l'emporte enfin, tout est accepté; sacrifice d'Abraham, car le terrible Père, satisfait de l'obéissance et de la foi de sa fille, la dispense du sacrifice répugnant, — sans pour cela négliger les paroles mortifiantes et lumineuses.

L'humilité, dit saint Thomas, est surtout l'assujettissement de l'homme à Dieu. Elle n'agit jamais par impulsion de nature. Elle laisse toute l'initiative à Dieu. Elle pratique le *Non nobis Domine* et le *Servi inutiles sumus*, avec tranquillité. Peut-être Mlle Tamisier, qui attend depuis de longues années de connaître le but de sa vie, la volonté de Dieu sur elle, et qui apprend un peu tard les conditions vraies de la sainteté, peut-être paraît-elle exposée à une recherche trop inquiète de la perfection, et un empressement humain risque-t-il de vicier la vertu elle-même? Le sage et ferme directeur réclame plus de paix. Il répète : « Ne vous agitez pas. Ne vous troublez de

quoi que ce soit. C'est Dieu qui mène tout. Il sait où il vous conduit... Il faut n'être rien, n'être plus soi, céder la place à Dieu... Quand vous resterez là, comme un chien mort, alors vous serez dans la vérité... Tout ce que vous ferez sera défait. Dieu veut faire son œuvre sans vous. Votre empressement, votre indiscrétion, gâtent tout... Vous avez une ardeur trop naturelle. Il faut que Dieu prenne sa hache,... ses ciseaux, pour couper et trancher là-dedans... »

Plus tard, le saint évêque de Belley, Mgr Richard, devra insister de nouveau contre cette activité où il croit discerner quelque effet de nature mal domptée.

Le moyen, ou un puissant moyen, ce sera l'exercice de la présence de Dieu : l'humilité, en effet, ne se nourrit-elle pas de la suprême opposition « Dieu et nous » : Dieu, la sainteté et l'infini de l'Être; nous, néant et péché? Or Dieu est en nous! à qui cette pensée s'impose assez nette, quel sursaut vers l'anéantissement, et quelle force pour la paix! Aussi le Père :

— « Il faut posséder votre âme par le calme extérieur et voir Dieu sans cesse à côté de vous... Il faut savoir s'agiter avec calme pour Dieu..., se reposer dans l'action faite en Notre-Seigneur... Votre empressement... »

Puis des appels à la purification, active et passive. Le P. Chevrier montre du doigt, pour ainsi dire, à l'ardente novice de la sainteté, quel danger sa nature passionnée eût pu lui faire courir, et la nécessité de l'abandon :

— « L'Eucharistie est à l'état de passion chez vous. Remerciez Notre-Seigneur que cela ait tourné du bon côté; sans quoi! Mon Dieu!... que vous auriez fait un mauvais sujet!...

« Dieu ne peut habiter ce corps de boue sans qu'il soit purifié... Donc souffrons sa destruction... Il faut même accepter que tous vos projets soient détruits...

« ... Commencez par accepter complètement l'état de souffrance où Dieu vous met. C'est la vertu du moment; c'est le plus pressé. Pour le reste, pour le Saint-Sacrement, la Providence de Dieu est là. »

La pauvre âme pourtant voudrait bien voir où la conduit cette direction énergique, et parfois, semble-t-il à nos esprits peu surnaturels, assez brutale, où la parole coupe, où la main frappe, et qui remue le glaive dans la plaie. Elle voudrait réaliser enfin les désirs, les motions, les inspirations de toute une vie de quarante ans. Le Père regarde, sévère, et il conclut :

— « Vraiment rien n'arrête votre présomption. Vous voulez retourner le monde avec le Saint-Sacrement adoré comme vous l'entendez. Vous vous croyez capable de donner des idées aux autres, vous ne serez jamais propre à rien...

« Tison de purgatoire, hélas! que vous aurez à expier avec votre orgueil!... Jamais le bon Dieu ne se servira de vous! »

— Alors, répond-elle, je n'ai plus le courage de vivre... De grâce, obtenez que je meure.

Ou encore Mlle Tamisier, à sa manière, demande que le calice s'éloigne — ou qu'elle s'éloigne du calice : « Tenez, mon Père, le Saint-Sacrement me casse la tête. Je n'y veux plus penser. Aidez-moi à l'oublier. »

Mais le Père sourit :

— « Allons, nous prierons Dieu pour qu'il fasse son œuvre en vous; soyez humble. »

Elle en arrive à « boire » les humiliations avec délices. « C'était un miel », a-t-elle écrit. Le Père s'étonne lui-même : « Mais vous ne répondez rien? », dit-il après une secousse plus pénible. — « Plus c'est amer, affirme-t-elle alors, plus c'est doux », aussi doux qu'un colloque amoureux avec l'Hostie. Mais aurait-elle supporté tou-

jours cette voie d'humilité, d'humiliations, qui lui paraissait alors si naturelle, elle-même en a douté plus tard.

Cependant le Père lui répétait, avec son expérience et la science des voies divines : « Les saints, dans les œuvres qu'ils font, ne savent où ils vont. Ils commencent, et Dieu les conduit. Inutile de me dire vos projets, vos enchaînements d'œuvres; tout cela ne vaut rien... »

Que rêvait donc la pauvre dirigée?

« Ce que je souhaitais, a-t-elle écrit (1), c'était un grand mouvement vers l'Eucharistie. Le P. Chevrier m'a dit maintes fois que j'avais à semer pour une grande œuvre. J'ai couru, j'ai mendié des idées, des sympathies, tout convergeait vers l'Eucharistie... J'ai marché toujours en avant, sans savoir où j'allais. Le souffle du P. Chevrier m'avait donné le courage d'aller à l'aventure de la Providence. »

A mesure que l'âme s'humiliait et se purifiait, l'ardeur du désir se multipliait. Le Père insistait toujours : « Il faut n'être plus rien, n'être plus soi, céder la place à Dieu. Quand vous serez convaincue de votre impuissance, de votre misère, quand vous resterez là comme un chien mort, alors vous serez dans le vrai. L'humilité, c'est la vérité; la vérité, c'est la lumière. »

— « Je ne m'inquiétais pas de faire l'œuvre moi-même », écrit Mlle Tamisier. Mais comme autrefois sainte Jeanne d'Arc, le temps lui durait; elle ne vivait pas, dans l'attente. Les prédictions du Père lui donnaient bien l'intuition qu'elle travaillait à quelque chose d'utile et... d'inconnu... Elle voulait tenir enfin ce quelque chose.

Or la dévotion des pèlerinages renaissait. Un comité

(1) Lettre du 28 septembre 1899 à Mgr Doutreloux, évêque de Liège, citée par M.-R. Jeuné, P.S.S., dans *Emilie Tamisier et l'Idée-Mère des Congrès Eucharistiques*, Camus et Carnet, Lyon, 1927.

pour les promouvoir avait été fondé, le 22 août 1872, sous la présidence du vicomte de Damas et la direction du T. R. P. Picard. Le 29 juin 1873, à Paray-le-Monial, soixante députés (ils représentaient deux cents collègues) consacrèrent le Parlement et la France au Sacré-Cœur. Pour Mlle Tamisier, ce fut comme l'irruption de la lumière : — « J'en eus comme la vision, dit-elle, Dieu m'appelait à me vouer au salut social par l'Eucharistie! »

C'est qu'elle avait lu et transcrit une homélie de Mgr Pie : — « La grande erreur, l'hérésie capitale et universelle de notre époque, c'est le libéralisme qui écarte Dieu de l'ordre social, qui confine dans le domaine des consciences privées l'autorité du Seigneur Jésus-Christ et les hommages qui lui sont dus. Le pouvoir, la dignité royale lui appartient sur les nations comme sur les individus. » Et sous le coup de la grâce, à l'heure de Dieu, soudain elle comprit sa vocation : procurer la royauté sociale de Jésus par le retour à l'Eucharistie.

Mais comment? « Comment conduire à l'Hostie non pas seulement l'individu, mais la famille, les corps de métier, la paroisse, le diocèse, la nation tout entière? (1) » Elle ne voit pas. Elle sent, elle sait que Dieu l'appelle et l'a formée pour le Règne eucharistique. Le comment? Elle n'attend pas des évidences mathématiques. Quand le chemin s'ouvrira devant elle, lumineux, elle ira jusqu'au bout; aujourd'hui, de la route elle ne voit que ce qu'il faut pour poser le pied : elle n'avancera que d'un pas, mais elle fera le pas que Dieu veut. Elle ne veut être qu'un « oui vivant ».

A Ars, où elle demeure, elle a obtenu que le Saint-Sacrement soit adoré chaque matinée de vendredi. Elle veut en faire le type de la paroisse eucharistique. Elle songe à des

(1) P. Vaudon, *op. laud.*

pèlerinages aux sanctuaires favorisés de l'Hostie. Elle projette la fondation d'un nouveau centre d'adoration, nocturne pour les hommes, diurne pour les femmes. Quoi encore! Son grand rêve l'obsède. Son désir la brûle. Le P. Chevrier peut bien vouloir la retenir encore et l'enfouir dans l'anéantissement... elle se sent emportée :

— « Si je comprime en moi, lui dit-elle, mon désir de travailler au règne eucharistique, je deviendrai folle... J'ai besoin d'épancher les idées qui me surchargent. »

Le Père alors comprend que l'heure de la Providence a sonné. Le 28 octobre 1873 il lui écrit : — « Vos intentions sont très bonnes et très louables et me paraissent conformes au désir de Notre-Seigneur. Je prie donc Jésus, notre bon Maître, de vous aider à les réaliser. »

Par où commencer? Parmi les sanctuaires eucharistiques, Mlle Tamisier connaît surtout la chapelle des Pénitents-Gris, en Avignon. Depuis le 14 septembre 1226 le Très Saint-Sacrement y était exposé pour l'action de grâces et la réparation, et le 30 novembre 1433 l'inondation avait respecté, par miracle, les hosties de l'autel. Pourquoi ne diriger pas le premier pèlerinage vers ce plus ancien des sanctuaires?

— « Obtenez, dit-elle à son saint directeur, obtenez de Dieu que je rencontre quelques âmes pour me comprendre et pour m'aider. »

— « Oui, oui, répond le Père. Allez à Avignon. Adorez Notre-Seigneur dans cette chapelle. Restez-y... Mais auparavant cherchez des adhésions. »

C'est alors que Mlle Tamisier va connaître une épreuve et des humiliations nouvelles, et qu'elle saura par expérience l'abandon. Enfant, elle a aimé son Seigneur. Bientôt elle a demandé la souffrance et elle l'a aimée. Sous la direction du P. Chevrier, elle s'est déprise même de la frange humaine de ses désirs. Elle ne veut

plus rien, sinon le bon plaisir de Dieu. Elle n'en est plus à se résigner ou même à accepter. Acquiescer, se conformer, se faire indifférente, ah! c'est trop peu : elle s'abandonne, et c'est l'acte décisif de l'amour. Que l'on pense d'elle ce qu'on voudra. Qu'on la reçoive avec le léger sourire qui accueille les « mères de l'Église » ou avec le geste agacé qui est le lot des quémandeurs, — qu'on l'éconduise ou qu'on l'écoute, — qu'on l'applaudisse ou qu'on la déconcerte, — tout est bien; elle ne cherche plus à comprendre par où elle passe ni pourquoi; elle s'est livrée pour l'action et pour l'inutilité. Son abandon est toute sa force et sa constance. C'est pourquoi, Dieu ainsi le voulant, elle va déclencher, par des commencements très humbles et ignorants d'eux-mêmes, le mouvement grandiose dont les ondes s'épandront, d'année en année et de triomphe en triomphe, sur tous les continents du monde.

Ah! dans son adolescence la fervente Enfant de Marie avait rêvé d'un pèlerinage en Terre-Sainte, au Cénacle et au Saint-Sépulcre : elle aura d'autres pèlerinages à entreprendre et d'autres foules à entraîner! Et à quel prix!

Le P. Chevrier lui a ordonné de chercher d'abord des adhésions : pendant plus de sept ans tel sera son labeur; et quand le fruit mûr aura été cueilli, à Lille en 1881, l'infatigable semeuse disparaîtra dans son obscurité aimée, avec le Christ. Elle aura ouvert le chemin des terres promises; elle les verra de loin; le peuple élu ne la connaîtra point.

... Mlle Tamisier songe d'abord au vénérable ami de sa famille, le « saint homme de Tours, » M. Dupont. Il approuve, mais il ajoute : — « Je suis tout à fait hors de service. Je ne puis rien, je ne fais rien, je ne vaux rien. » Déception. Il y en aura d'autres! Des évêques sont favorables : Mgr Mermillod, qu'elle avait rencontré à Rome pendant le Concile; Mgr Magnin, évêque d'Annecy, qui

approuve et bénit; Mgr de Ségur, qui déclare la pensée « trop sainte pour ne pas venir du bon Dieu »; le R. P. Félix, S. J., très encourageant; Mgr de la Bouillerie, qui « s'associe de tout cœur » au projet. Mais celui qu'il faut gagner surtout, c'est l'Ordinaire du diocèse, Mgr Richard, évêque de Belley, le futur cardinal-archevêque de Paris.

Hélas! Mlle Tamisier lui présente ses notes : il les déchire!

— « On ne fait pas de plan avec le bon Dieu, dit-il; on suit la marche de la Providence : Dieu fait son plan lui-même. »

Mlle Tamisier put alors se rappeler la prédiction de son Père : « Ne faites rien par vous-même. Tout ce que vous ferez sera défait. Dieu veut faire son œuvre sans vous... C'est Dieu qui fait les œuvres : ce n'est pas nous. » Et comme elle regarde les débris épars de ses feuilles, l'évêque ajoute : « Puisque la voie vous est ouverte du côté d'Avignon, allez à Avignon. Je vais vous donner une lettre d'introduction auprès de Mgr l'archevêque. »

Mais Mgr Dubreuil se réserve : — « Nous ne provoquerons rien, nous laisserons faire. »

Les Pénitents-Gris, le P. de Foresta, S. J., le P. Tesnière, des Prêtres du Saint-Sacrement, etc., s'enthousiasment, et le vicaire général Sermand préside un Comité d'action. Dix évêques louent le projet. L'abbé Bridet, de Lyon, publie une brochure, *Le Salut social par l'Eucharistie,* dont le succès l'étonne. Mgr de Ségur, malgré sa fatigue et ses œuvres, rédige *La France au pied du Sacrement,* histoire (et légendes?) des sanctuaires français illustrés par des miracles eucharistique; il demande qu'après Avignon on y aille en pèlerinage. Mlle Nathalie Blanchet, que Mlle Tamisier a rencontrée à Ars et dont elle s'est fait une zélée collaboratrice, compose le Cantique National de la Réparation. Les comités se fondent aux quatre coins du pays... Et Mlle Tamisier paye le triomphe!

Des idées noires, un vague découragement, les larmes : c'est la rançon nécessaire. A sa rude et fortifiante manière, le P. Chevrier relève son enfant : — « Vous ferez beaucoup de démarches. Vous vous agiterez beaucoup... Vous ne ferez pas grand'chose, mais cependant un petit bien sortira de là... Vous serez le Juif-Errant. Votre mission sera de semer cinq ans, six ans et plus. Vous soufflerez quelques idées; d'autres les compléteront. »

En effet, le 4 août 1874, devant un groupe d'amis de l'Eucharistie réunis par Mgr Richard auprès du tombeau du curé d'Ars, Mlle Tamisier plaidait la cause des pèlerinages eucharistiques et suggérait la formation d'un Comité central et permanent. Mgr Richard approuvait : — « Allez de l'avant, allez, mais tout doucement; attendez l'heure de Dieu, mais sans vous lasser du travail ni de la lenteur de la marche... Et courage! » Ce fut Mgr Mermillod qui trouva le mot hardi et la chose substantielle : — « Il faudra songer, pour l'étude de ces idées et le développement de ces œuvres, à un Congrès eucharistique. On ne peut rien aujourd'hui, dans le monde de la science, du commerce, du travail, de l'industrie, de l'économie politique et sociale, que par les Congrès. Pour réveiller les masses, pour les rapprocher de Jésus-Christ et les sauver, il faut des Congrès de l'Eucharistie. »

M. de Cissey, au Congrès de Lille (novembre 1874), fait décider qu'un Congrès d'œuvres eucharistiques de la province sera tenu l'année suivante à Douai.

La Vendée, Paris, Avignon, Douai, sont des pèlerinages qui amènent à l'Hostie cinquante mille, cent mille adorateurs. L'initiatrice écrit à son amie Mlle Blanchet : — « Je ne sais pas trop ce que je fais, ni où Dieu me mène. Qu'importe! Dieu fera tout ce qu'il voudra. » — « Les petits ruisseaux font les grandes rivières, dit-elle

ailleurs; petit ruisseau, je me jetais dans les grandes âmes que je rencontrais sur ma route. »

Est-ce pour honorer ces grandes âmes qu'elle crut bien faire en soignant davantage son vêtement? Quand elle parut au Prado : — « Qu'est-ce que c'est que cela? dit le P. Chevrier indigné. Qu'est-ce que ce chapeau? cette couronne?... Comme si Dieu pouvait se servir de l'esprit du monde, de la vanité de ces femmes du monde! Oh! non, non... Adoptez un costume, toujours le même... Devenez une âme de prière, si vous voulez faire quelque chose. »

Et comme elle s'afflige des contradictions, comme elle s'écrie : « — Il m'en coûte assez de paraître!... Je ne puis plus continuer ce métier, à moins que l'obéissance ne m'y entraîne », alors le Père lui demande : — « Vous ne pouvez donc pas boire le calice? » Et les comparaisons de pleuvoir : — « Qu'êtes-vous?... Êtes-vous autre chose qu'un chien destiné à aboyer?... Vous êtes un pauvre âne. Vous vous mettrez à braire; espérons au moins qu'on finira par vous entendre!... On dira que vous êtes une intrigante... Laissez dire... Allez votre vie errante. Soyez le petit chien de garde de l'Eucharistie. Dieu vous donnera en son temps les personnes nécessaires. »

En attendant, le P. Calage, à Marseille, la traite comme une aventurière; Mgr Richard tempère ses ardeurs; M. de Cissey n'approuve pas toutes ses initiatives; une nièce tendrement aimée tombe malade, et Mlle Tamisier se fera son infirmière pendant dix mois; Mgr de Ségur, qui ne répond pas aux questions qu'elle lui pose, s'excuse sur les temps difficiles et conclut : « Dans le doute, abstenons-nous. » Les Prêtres du Saint-Sacrement, les Assomptionnistes, les Jésuites, sollicités tour à tour de diriger les Pèlerinages de l'Eucharistie, déclinent à regret l'honneur et la charge... Mlle Tamisier pouvait savourer la prédiction du P. Chevrier : « Il faut que Dieu prenne

sa hache pour couper et trancher là-dedans... Soyez le pain de Notre-Seigneur. Voyez quelle préparation subit le pain ordinaire : on sème le grain, il meurt en terre, il croît, puis il est coupé par la faux du moissonneur, puis criblé, pétri, mis au feu, mangé. Vous n'êtes encore qu'au moulin. Vous en verrez bien d'autres. »

Un rayon de joie : elle obtient du cardinal Caverot l'adoration nocturne féminine à Lyon. Mais aussitôt voici que sa nièce succombe, que le P. Chevrier meurt épuisé, qu'elle-même se traîne, déprimée, prostrée. Où est le beau courage qui l'avait soulevée l'année précédente, quand le médecin lui avait interdit d'aller au Pèlerinage de Faverney? Alors elle avait écouté un vieux prêtre lui disant : « Faire un acte de foi et partir... Un grand pèlerinage, c'est comme la mise en marche des foules vers le Saint-Sacrement. Là, vous êtes dans votre voie. Partez. Dieu fera le reste. » Elle était partie : « Si je meurs dans ce voyage, je mourrai sur la route de l'Eucharistie. » Elle était revenue guérie. Mais cette fois, c'en est trop. La tristesse humaine, le découragement, la tentation, l'ont envahie et submergée. Elle s'isole. Elle s'arrête. Va-t-elle sombrer?

M. de Cissey, son « frère d'armes », la relève peu à peu, par des lettres dénuées de mollesse. Le succès de l'Adoration nocturne féminine à Lyon l'incite à promouvoir la même œuvre à Paris. Mgr Richard, alors coadjuteur du cardinal Guibert, l'encourage et dirige ses démarches. Elle visite plus de cent communautés. Elle réussit. Et en même temps le pieux archevêque de Larisse lui déclare : « Quant aux manifestations solennelles en l'honneur de la Sainte Eucharistie par les Pèlerinages, il sera difficile d'en organiser de nouvelles dans les circonstances où nous nous trouvons. » Les sectaires, en effet, préparaient la persécution. Cependant Mlle Tamisier, de passage à

Blois en octobre 1879, se prend à rêver des « États-Généraux de l'Hostie », dans la splendide salle du château. Elle les demande à l'évêque, Mgr Laborde : « Certes, dit-il, votre idée est excellente; mais, de grâce, portez-la ailleurs! »

Ailleurs? Si la France se ferme, faudra-t-il donc songer à l'étranger? Les pèlerinages nationaux commencés, les congrès entrevus, la Providence veut-elle qu'ils deviennent internationaux? Mlle Tamisier confie sa pensée à M. de Pélerin, à Néris : elle songe à la Belgique.

— « C'est de la dernière extravagance », avoue-t-elle; son projet « est gigantesque jusqu'à la folie ». Mais M. de Pélerin encourage; Mgr de Ségur encourage; Mgr Richard s'en remet à la décision du cardinal Deschamps, archevêque de Malines; le jésuite belge Verbeke s'enflamme : la pèlerine perpétuelle de l'Eucharistie part le 30 août 1880 pour Malines.

Le cardinal Deschamps acquiesce au projet et désigne d'abord Liége, d'où est venue la Fête-Dieu; puis, pour hâter les choses, il indique la Hollande, ne croyant pas le moment venu pour la Belgique. La Hollande — Mgr Schraapman d'Utrecht et Mgr Snikers de Harlem, celui-là bienveillant, celui-ci décourageant —, la Hollande veut attendre. La Belgique, de nouveau sollicitée, remet à 1882. La France expulse les religieux. Mgr de Ségur ne voit plus que des impossibilités manifestes, et l'exécution de ce projet lui semble impraticable. Le P. Verbeke préfère au Congrès une simple démonstration, il ne sait où : « Je ne vois plus moyen raisonnablement d'aller en avant », dit-il. M. de Benque écrit : « Je considère la chose comme perdue au moins pour cette année (1881). »

Une rencontre fortuite dans la rue allait tout sauver.

M. de Benque, en effet, sortant de chez Mgr de Ségur, rencontra M. de Nicolay :

« Mais nos amis de Lille? dit celui-ci, vous n'y pensez donc pas? Ils sont très experts en fait de congrès... Frappez à leur porte, elle s'ouvrira. »

Elle s'ouvrit : Dieu, quand les hommes se furent avérés impuissants, avait pris l'entreprise en main et disposé toutes choses. Grâce surtout au zèle de M. Philibert Vrau, le 28 juin 1881, le premier Congrès eucharistique international se tint à Lille, on sait avec quel succès, et le Comité permanent, tant réclamé par Mlle Tamisier, fut créé dès le lendemain. Désormais l'œuvre « gigantesque », fondée sur tant d'humilité, malgré tant de contradictions, allait s'étendre sur le monde entier.

Quant à l'initiatrice, après coup elle déclare : — « Je n'ai jamais rencontré de grandes difficultés. A part quelques petites épreuves et une longue attente de quinze ans environ, j'ai toujours trouvé la voie aplanie, tout me servait à souhait, on venait au devant de moi. »

Cependant le P. Chevrier avait annoncé que l'œuvre — retourner le monde par l'Eucharistie — serait très difficile. Faut-il donc conclure, avec Mgr Doutreloux, évêque de Liége, que les Congrès eucharistiques ne sont qu'un prélude, combien glorieux, à d'autres œuvres plus belles encore et plus puissantes? C'est le secret de Dieu.

Du moins, Mlle Tamisier, ouvrière choisie pour l'étonnante réussite des Congrès, conduite peu à peu à travers l'épreuve et les obscurités, rejetée dans l'ombre et le silence dès la fondation assurée, abandonnée au Seigneur tant qu'il veut, attentive à l'agir et au pâtir comme il veut, démise d'elle-même et enfin morte au monde et à son œuvre, Mlle Tamisier paraît bien avoir réalisé l'*Ama nesciri et pro nihilo reputari*, en union avec son Christ aux anéantissements de l'Hostie.

René Cardaliaguet.

La vie intérieure de Marguerite Renard

(1879-1930)

III. — Richesse de vie divine

Il est dans la vie intérieure des âmes des paroles que Dieu seul peut entendre, parce qu'elles ne s'adressent qu'à Lui. C'est bien pour cette raison que le meilleur de la vie de Mme Renard nous échappera toujours. Pourtant, quelque effort qu'elle ait fait pour tenir secret ce qu'elle disait à Dieu et ce qu'elle recevait de Lui, elle n'a pu empêcher le rayonnement de ce foyer de vie divine qu'elle portait partout avec soi. Les quelques témoignages que nous allons citer à ce sujet nous feront d'abord connaître sa vie spirituelle par le dehors, si l'on peut dire, par l'effet qu'elle produisit autour d'elle.

C'était « une âme surnaturelle, écrit M. l'abbé G., ayant en vue avant tout et par-dessus tout la gloire de Dieu. C'est ainsi que j'ai toujours jugé et apprécié Mme Renard. Je vous avoue humblement qu'elle m'édifiait ». — « Près d'elle, ajoute le Dr L., j'ai toujours eu le recueillement et le goût de Dieu. » — « Ce que je puis dire, écrit un membre de sa famille, c'est que c'est en pensant à elle que j'arrive à comprendre un peu les merveilles que la grâce opère en nous. Car ce que Marguerite a été, ce qu'elle a pu faire, il est impossible de l'expliquer d'une façon purement humaine. » Et encore : « Ce fut une manifestation de la Bonté divine que cette belle âme, que

ce cœur si charitable ; et l'on éprouve à son départ la tristesse qui suit le couchant du soleil (1). »

Voici, d'autre part, le témoignage de Sœur Magdeleine du Sauveur, du Carmel de Coussey : « Au milieu de sa grande activité, la chère Madame Renard demeurait l'âme fixée en Dieu, parce qu'elle savait garder au dedans d'elle-même une intense vie intérieure. »

Laissons enfin les Moniales d'Ubexy nous parler de leur amie très chère. Toutes celles qui l'ont connue « sont unanimes à voir en Mme Renard une âme d'élite, très unie à Dieu, qui avait la passion de faire du bien et qui le faisait avec non moins d'esprit surnaturel que de bonté et de délicatesse ». Elles disent aussi « que cette belle et grande âme, désireuse de ne travailler que pour Dieu, s'efforçait, même avec ses amies, et malgré leurs questions plus ou moins discrètes, de cacher ses bonnes œuvres et leur motif sous le voile de l'humilité, de la simplicité et de la discrétion ». Et ces témoignages se pourraient multiplier. Il est donc hors de doute qu'il y eut en Mme Renard une vie surnaturelle intense. « Il suffisait de la regarder passer dans les rues, pour se rendre compte qu'elle vivait à l'intérieur (2). »

Quelles furent donc les manifestations visibles de cette vie religieuse plus qu'ordinaire ? Elles se résument tout simplement dans la pratique très assidue, très généreuse aussi, d'un règlement de piété, dont elle avait étudié minutieusement chaque détail et qu'elle avait soumis à l'approbation de son « autorité spirituelle ». Ce règlement encadrait littéralement chacune des journées de Mme Renard, en sorte qu'elle passait sans cesse de la prière à l'action et de l'apostolat charitable à la prière,

(1) Lettre de Mlle G. à M. G. Renard.
(2) Témoignage des Trappistines d'Ubexy.

ce double souci de demeurer unie à Dieu et de se dévouer pour Lui au service de ses frères ne la quittant jamais. Son apostolat s'alimentait ainsi à sa prière; mais, en retour, quelle singulière plénitude son action charitable n'apportait-elle pas à sa vie intérieure?

Mme Renard fut toujours très matinale. Aussitôt après sa prière du matin (1), elle se rendait à l'église, récitant en route les petites heures de l'Office de la Sainte Vierge, qu'une longue habitude avait si bien gravées dans sa mémoire (2). Puis, dans un recueillement que rien n'aurait pu distraire, — nous en parlons *de visu* —, elle se préparait à sa Communion, l'acte central de sa journée, vers lequel, dès la veille, avaient convergé ses pensées; car, elle l'a confié elle-même à un ami, en récitant chaque soir l'Office de Laudes, elle faisait du psaume LXII une préparation lointaine au grand acte du lendemain. *Sitivit in Te anima mea!* Que de fois les a-t-elle dites, ces paroles, et avec quelle ardeur croissante de désir!

Après sa Communion seulement, elle assistait à la sainte Messe, ce qui lui permettait, pensait-elle, de prolonger davantage son action de grâces. Sur la fin de sa vie cependant, comprenant mieux la grandeur incomparable de la sainte Messe, elle renonça à cette méthode, pour offrir elle-même le Saint Sacrifice en union avec le prêtre avant que d'y participer.

Que dire de ses actions de grâces? Tous ceux qui voyaient Mme Renard à genoux, absolument immobile,

(1) Par discipline, Mme Renard s'en tenait à ses formules usuelles. Pourtant elle aimait les remplacer parfois par des effusions plus libres en présence de Dieu.

(2) Mme Renard avait un amour de prédilection pour le Petit Office de la Sainte Vierge. Elle l'offrit un jour au Docteur L., et, sur la première page, elle écrivit : « Remède efficace et salutaire contre la maladie du rêve ».

au moins une demi-heure durant, s'en retournaient édifiés. Que se passait-il alors entre son âme et Dieu? Nous essayons de le dire plus loin, car c'est à ce moment que d'ordinaire elle faisait oraison. Elle quittait donc l'église, emportant le désir de voir se lever « un lendemain qui ramènerait le bonheur d'une Communion nouvelle », ainsi qu'elle le confia un jour. C'est qu'elle avait tant besoin, toute affaire cessante, « de se rassasier de Dieu! » (1)

Puis, le plus tôt possible elle gagnait l'hôpital, le plus souvent à pied, s'efforçant d'occuper encore ce trajet par quelque lecture édifiante ou utile.

Après midi, aussitôt libre, elle récitait Vêpres et Complies. Puis, aux heures de calme, celles qui n'étaient point prises par les visites qu'elle faisait à ses pauvres ou qu'elle-même recevait, elle lisait le plus possible les œuvres des Maîtres de la vie spirituelle, ceux qu'elle aimait particulièrement, saint Jean de la Croix, saint Bernard, l'Imitation (2). Elle lisait... Il faudrait plutôt dire : elle priait en lisant, ayant appris à parler à Dieu toutes les fois que sa pensée s'occupait de Lui.

Sur le soir, elle faisait très régulièrement sa visite au Saint-Sacrement. Elle ne la faisait pas seule, mais elle portait avec soi l'obsédante pensée de tous les souffrants, de tous les pauvres, de tous les pécheurs qui avaient trouvé en elle un appui. Son entretien avec l'Hôte du Tabernacle consistait ainsi très souvent en une longue litanie de toutes ces misères, qu'elle priait le divin Maître de soulager avec elle. C'est à cette « visite » qu'elle récitait ordinairement son chapelet. Puis, rentrée chez elle, elle psalmodiait Matines et Laudes du Petit Office de la Sainte Vierge, en pensant déjà au bonheur de la Communion du lendemain : *Sitivit in Te anima mea!*

(1) Témoignage des Trappistines d'Ubexy.
(2) Mme Renard, *Notes*, 17 novembre 1925.

Il faut signaler aussi l'importance que prenait aux yeux de Mme Renard la confession hebdomadaire qu'elle s'imposait de par son règlement. Elle y voyait non seulement un moyen de maintenir son âme en pureté, mais encore une source de grâce sacramentelle, un renouveau d'énergie divine et une occasion de soumettre toute sa vie au contrôle de son « autorité spirituelle ».

A ces exercices s'ajoutait chaque jour *son heure de perfection* selon la méthode du R. P. Chautard. Elle la concevait ainsi : « Me mettre d'abord en présence de Dieu, puis remplir cette heure par un accomplissement plus intégral de mon devoir, le faire plus parfaitement, éviter plus soigneusement les fautes même légères (1). »

Enfin, chaque vendredi, Mme Renard faisait son Chemin de Croix. C'est alors qu'elle donnait libre cours à cet attrait plus qu'ordinaire qu'elle éprouvait pour le Christ souffrant. Il lui semblait que là, du moins, elle pouvait payer un peu de retour l'amour de son Sauveur, lui donner de soi davantage et dépenser sans compter ces trésors de compassion maternelle qui s'étaient lentement accumulés dans son âme (2).

A cette religion personnelle, individualiste, si l'on peut dire, Mme Renard se fit un devoir d'ajouter une participation de plus en plus large à la vie liturgique de l'Église. Tout absorbée dans son âpre lutte contre elle-même, elle ne découvrit qu'assez tard cette source d'en-

(1) Mme Renard, *Notes*, 17 novembre 1925.

(2) Mme Renard aimait particulièrement cette prière attribuée à sainte Thérèse : « Est-ce que Tu crois, ô Toi éternellement vivant, que je T'aime à cause des récompenses futures promises dans Ton royaume?... Oh! non! moi je T'aime parce que Tu as été malheureux, parce que Tu as passé par toutes les douleurs, supporté toutes les humiliations... moi, je T'aime parce que Tu as été forcé de crier vers le Père : « Pourquoi m'as-Tu abandonné? » Et je dévore de mes regards la Croix de Ton Martyre... »

richissement que pouvait être pour elle la piété liturgique. Dès lors, elle se détache davantage des chapelles, pour se fondre dans la grande famille paroissiale. « Ma paroisse, écrit-elle en 1923, que je ne fréquentais qu'avec peine autrefois, m'est devenue très chère... (1) »

C'est ainsi que pouvait apparaître la piété de Mme Renard. En somme, rien que d'ordinaire dans cette série d'exercices. On aurait pu seulement remarquer la régularité et le soin scrupuleux avec lesquels ils étaient accomplis, malgré une vie extrêmement active et fatigante, comme aussi le très grand recueillement qu'elle y apportait. Depuis longtemps, en effet, Mme Renard avait pris l'habitude de faire précéder chacun de ses exercices de piété d'un moment de silence, pour faire la paix dans son âme, et d'un acte d'humilité « afin que Dieu, disait-elle, remplisse (son) cœur vidé de lui-même » (2).

Humilité, silence intérieur, intime paix d'un cœur vidé de lui-même pour que Dieu le remplisse... ne touchons-nous pas au terme ? Malgré son extrême discrétion sur tout ce qui concernait sa piété, Mme Renard n'a pu réussir à cacher qu'elle était une âme d'oraison. Essayons de la suivre jusque-là.

Le silence, la solitude, étaient donc pour elle de vraies délices. Elle les cherchait partout, parce qu'elle y vivait sa vraie vie; mais elle aimait particulièrement les trouver à l'ombre d'un certain cloître. Écoutons-la confier à sa protégée, Sœur Marguerite de la Trinité, la joie qu'elle éprouve à la perspective d'un passage, même très court, à la Trappe d'Ubexy. « ... Alors, demain matin, à 4 heures, je me lèverai pour aller passer quelques heures au

(1) Lettre à Sœur Marguerite de la Trinité, 28 mai 1923.
(2) Mme Renard, *Notes*, 1921.

couvent. Je voudrais y reposer mon cœur et mon âme dans le silence prenant de ce cher cloître. Ce ne sera pas long, mais déjà le chemin en silence me fera du bien, et je suis sûre des bienfaits de ce jour de paix (1). »

C'est que Mme Renard aimait la Trappe et le Monastère d'Ubexy en particulier. Elle était heureuse d'y faire visite aussi souvent que ses devoirs et les charges nombreuses qu'elle assumait lui en laissaient la possibilité. « Or, nous ont écrit les Religieuses de cette Maison, l'une des raisons qu'elle éprouvait à venir nous voir était sans contredit le régal qu'elle trouvait à Ubexy pour sa piété. Se reposer un peu à l'ombre de nos cloîtres, prier dans notre petite chapelle à deux pas du maître autel,... elle l'aimait tant! Là, les heures passaient bien trop vite à son gré. Et elle nous confiait ingénument qu'elle venait pour nous sûrement, mais beaucoup plus pour le Christ Jésus qu'elle sentait tout à elle, là, si près! Ainsi donc, après les douces et pieuses causeries du parloir, fallait-il la laisser suivre son attrait et rester de bons moments en oraison... ensuite elle rentrait à Nancy, ravie, disait-elle, d'avoir vécu une ou deux journées du ciel (2). »

Combien de temps parfois se prolongeaient ces « moments » d'oraison?... « *J'ai passé*, écrit-elle à Sœur Marguerite de la Trinité, *ma matinée près du Bon Dieu*, et cela m'a fait beaucoup de bien. Je ne vous ai pas oubliée, vous le supposez, n'est-ce pas? (3) »

En dehors de ces « journées du ciel », trop rares à son gré, Mme Renard faisait ordinairement oraison en prolongeant le plus possible son action de grâces après la sainte Communion. Elle entendait se mettre ainsi dans les conditions les plus favorables à cet exercice. De fait, les

(1) Lettre du 23 juin 1923.
(2) Témoignage des Trappistines d'Ubexy.
(3) Lettre du 22 juillet 1923.

renseignements que nous avons pu recueillir sur ce point vont nous la montrer en progrès continuel dans cette voie de la contemplation.

Au début et pendant cette longue période le lutte que nous avons appelée son « combat spirituel » Mme Renard pratiqua surtout une forme de méditation prudentielle, comportant principalement des examens très approfondis, aboutissant à des résolutions pratiques et ayant pour but la culture intensive des vertus morales. N'était-ce pas là, d'ailleurs, si nous en croyons sainte Thérèse, la meilleure préparation à d'autres oraisons plus éclairées? « L'unique ambition de celui qui commence à faire oraison doit être de travailler avec courage, de rendre sa volonté conforme à celle de Dieu et de prendre toutes les résolutions, tous les moyens nécessaires pour y arriver. Plus cette conformité est parfaite, plus on reçoit du Seigneur et plus on est avancé dans ce chemin (1). »

On a vu avec quelle générosité Mme Renard avait rempli ce programme qu'elle connaissait bien. Cependant, vers cette époque déjà, elle aspire à une autre forme de méditation. La prière, l'adoration surtout, l'attire plus que l'examen. « Il y a souvent dans l'action, écrit-elle, des recherches de soi. Dans la prière elles disparaissent : l'âme s'immole, s'anéantit. Je m'exercerai à cette prière humble que Dieu bénira, prière d'immolation, prière de sainte Catherine de Sienne, qui me fera sortir de moi pour me fondre en Dieu (2). » Puis, bientôt et surtout à mesure qu'elle prend contact avec les œuvres des grands Maîtres de la vie spirituelle, voire de la Théologie, elle connaît pendant quelque temps une sorte de méditation-étude, où prédomine l'activité discursive de son

(1) Sainte Thérèse, *Le Château intérieur*, seconde demeure.
(2) Mme Renard, *Notes*, Noël 1917.

esprit, mais non sans de profonds regards de foi et d'amour sur les réalités divines qui s'éclairent de plus en plus à ses yeux. Elle se reproche alors ces perpétuels examens, ces retours sur elle-même qui la conduiraient facilement au découragement. Elle a compris que l'excessive considération de soi en oraison ne peut apporter à l'âme aucun enrichissement. Elle se tourne donc vers la contemplation, l'étude de Notre-Seigneur; elle suit le cycle des Fêtes pour réfléchir sur les Mystères de chacune, spécialement au temps de la Passion, et la vue des souffrances du Christ l'entretient, dit-elle, dans de profonds sentiments de contrition (1).

Cette période paraît avoir été très féconde pour Mme Renard. Tout attirée par la Sainte Humanité de Notre-Seigneur, elle s'efface de plus en plus devant ce qu'elle contemple; et, pour elle, semble bien s'être réalisé quelque chose de cet effet merveilleux que l'apôtre saint Paul attribue à la contemplation : « Pour nous, dit-il, le visage découvert, réfléchissant comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image de plus en plus resplendissante comme par le Seigneur qui est Esprit (2). »

Ainsi, Mme Renard en vient-elle à comprendre qu'il ne peut plus y avoir pour elle qu'un unique sujet d'oraison : Dieu lui-même et ses perfections infinies. Et comme elle sait qu'il est inutile, décevant et même nuisible de chercher à capter la transcendance divine dans nos pauvres concepts, très généreusement elle se met à pratiquer une oraison de simple regard, où elle s'efforce de rester aussi présente que possible d'esprit et de cœur au Maître qui l'attire de plus en plus, de se tenir aussi toute déga-

(1) Mme Renard, *Notes*, décembre 1926 (de la Trappe d'Ubexy).
(2) *II Cor.*, III, 18.

gée d'elle-même, l'âme largement ouverte et affamée par le désir, à la disposition de « Sa Majesté ». Désormais, elle considère l'oraison comme « l'apprentissage de la vie éternelle » (1). Sans doute, comme il est de règle, elle y cherche Dieu à tâtons et dans les ténèbres de la foi toute nue. Mais, outre qu'elle sait qu'il doit en être ainsi, ce qui lui manque en intensité de lumière du côté de la connaissance, elle le retrouve en ardeur du côté de l'amour, ce qui est, somme toute, notre vraie voie ici-bas, où la charité demeure supérieure à toute connaissance.

Si nous voulons entendre le vrai son que rend alors cette âme, écoutons-la s'épancher en toute liberté en cette *Fin d'année au pied de l'Autel* (2) :

Songeant à ce que furent pour mon âme ces douze mois écoulés, je sens le besoin, ô Maître adoré, de faire monter jusqu'à votre Cœur le merci enthousiaste de ma débordante reconnaissance. Je voudrais réunir en gerbe serrée toutes les joies que votre tendresse a semées sous mes pas, chaque jour de cette année, pour les offrir en hommage à votre Cœur Eucharistique. Joies du festin céleste offert à chaque aurore; union toujours plus intime avec Vous; joies de cette direction paternelle de la Providence et de l'Esprit d'amour me conduisant pas à pas; joies austères du labeur ingrat apparemment stérile; joies de la bonne souffrance acceptée pour Vous, ô mon Dieu !... Et, en retour de tous ces dons d'un Amour inlassé, que Vous ai-je apporté, Seigneur ? Ai-je écouté votre voix ? Quelles âmes vous ai-je données ? Vous ai-je seulement donné toute mon âme ?...

Nous n'aurions toutefois qu'une idée incomplète de la « manière » de Mme Renard, si nous la prenions pour une pure contemplative. Dès qu'elle pouvait demeurer assez longtemps en présence de Dieu, sa charité trouvait bientôt son objet intégral : Dieu lui-même et le prochain

(1) Mme Renard, *Notes*, 1928.
(2) Mme Renard, *Notes*, 1928.

en Dieu. Et, sans attendre l'heure de l'action, qui eut toujours la belle part dans sa vie, elle exerçait très généreusement la charité de la prière. Elle avait tant à solliciter pour elle et pour tous ceux qu'elle s'était attachés! Toute sa correspondance est remplie de demandes et de promesses de prières, promesses qu'elle tenait scrupuleusement. C'est donc à ces moments privilégiés de repos en présence de Dieu qu'elle présentait toutes ses requêtes, qu'elle prononçait tous les noms aimés ou vénérés, qu'elle faisait passer en supplication tous ses désirs de faire le bien. Dieu seul pourrait dire le vrai rôle de ces appels au secours d'En-Haut dans l'œuvre charitable de Mme Renard.

Elle avait une telle confiance en la prière! C'est à la lettre qu'elle prenait le mot de l'Évangile : « Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous l'obtiendrez (1). » Volontiers elle avait recours à saint Joseph, son grand intercesseur. A l'exemple de sainte Thérèse, elle en attendait beaucoup pour sa vie intérieure. Mais elle lui confiait aussi toutes les causes délicates, tous les cas désespérés. Un jour elle apprend que sa petite cousine Suzanne S. est très gravement malade. Vite elle écrit aux parents : « Elle guérira, soyez-en sûrs, nous ferons violence au Ciel! » Et neuf jours de suite, Mme Renard s'en fut assister à la Messe de six heures à l'église Saint-Joseph, loin de chez elle. Saint Joseph l'exauça cette fois encore... Simple épisode entre cent autres que les familiers de Mme Renard pourraient rapporter; mais comme il en dit long sur l'esprit de foi et la simplicité d'âme de cette intellectuelle !

Or, assez brusquement, sur la fin de sa vie, Mme Re-

(1) *Matth.*, XXI, 22.

nard sentit s'accumuler sur elle les plus lourdes croix : du côté physique, délabrement de sa santé; du côté moral, épreuves multiples dont on trouve trace ici et là dans ses notes et dans sa correspondance : redoublement de scrupules, tentations parfois violentes contre la foi, contre son idéal de pureté, tentations de découragement à la vue d'échecs répétés dans ses entreprises de zèle (1). N'est-ce point le signe que Dieu la conduisait insensiblement à un mode d'union plus intime? Divers indices nous permettent de le croire.

Ce sont d'abord ces longs moments consacrés à l'oraison toutes les fois qu'elle le pouvait. Notons aussi cette absence complète de toute curiosité pour le dehors, que beaucoup remarquèrent particulièrement sur la fin de sa vie. Ainsi, très myope, elle ne portait pas de lunettes même en voyage, afin « *de rester plus unie à Dieu* »; c'est ce qu'elle a confié à une religieuse du Monastère d'Ubexy (2). Elle avoua aussi à cette même religieuse qu'*elle ne perdait pas la présence de Dieu.* Ajoutons qu'elle éprouvait de plus en plus une véritable horreur pour les moindres fautes, en particulier contre la vertu de charité, et le besoin de s'en purifier au plus tôt (3).

Ce sont encore ces épreuves cruciales, véritable agonie, qu'elle eut à subir au cours des derniers mois de sa vie et qui, jointes à des tentations très pénibles, l'eussent

(1) Louise S. rapporte : « Le jeudi 18 décembre 1930, sa dernière journée d'infirmière, elle laissa couler librement ses larmes devant nous, puis nous quitta; mais, en descendant l'escalier, elle se retourna très calme, toute transformée et s'adressant à Sœur Elisa : « *Au revoir, bonne Mère, je ne ferai plus de projets, car en ce moment le Bon Dieu est en train de démolir tout ce que je fais ; je ne veux plus qu'une seule chose : la volonté de Dieu en tout, jour par jour.* Il me semble entendre retentir encore ces dernières paroles et voir sa figure épanouie, pleine d'ardeur. »

(2) Témoignage des Trappistines d'Ubexy.

(3) Mme Renard, *Notes, passim.*

jetée dans le plus complet désarroi, si Dieu lui-même ne l'eût soutenue. C'est enfin cette position très nette prise en face de la mort, à laquelle elle ne cesse plus de penser : « Mon tour viendra bientôt... Mais si vous saviez comme je ne trouve pas cela triste!... Oh! pas du tout! Je mourrais bien ce soir, tout simplement! Ce n'est pas compliqué de mourir! (1) » Et, à une autre religieuse : « Oh! comme toutes ces épreuves détachent de la terre!... Il me semble que, si le Bon Dieu m'appelait maintenant, je partirais près de Lui sans regret. »

Ces lignes étaient écrites par Mme Renard le 15 décembre 1930, moins de huit jours avant que Dieu ne rappelât à Lui son humble servante. Sœur Magdeleine du Sauveur, pour qui elles furent l'adieu suprême, en fut vivement frappée. Au cours des derniers mois, dit-elle, « j'avais senti son âme faire de telles ascensions dans le détachement, je l'avais sentie si accablée de croix que ce cri me fit peur : il me sembla le bruissement d'ailes qui se déploient pour s'envoler » (2).

Et, en effet, il n'y avait plus rien en cette âme qui l'attachât au monde et à elle-même. Sa foi, purifiée, était devenue une très simple et très aimante contemplation qui lui faisait trouver Dieu partout. Elle ne voyait plus que par ces yeux divinisés, et sa vision du monde et des hommes s'en trouvait transformée.

Nous sommes ici au point culminant de la vie de Mme Renard. Tout s'enchaîne et tout s'explique; tout s'éclaire

(1) Témoignage des Trappistines d'Ubexy.

(2) Lettre de Sœur Magdeleine du Sauveur. Même note chez M. A. B. qui vit Mme Renard pour la dernière fois au début de décembre 1929 : « Elle m'apparut plus simple encore, plus dégagée d'elle-même et si élevée que j'en ai fait ensuite la remarque à M. M. : on se sentait si petit près d'elle. »

à la lumière de cet amour consumant : et les âpres luttes si longtemps soutenues pour conquérir la maîtrise de soi, et cette exquise charité que l'on connaît déjà, ce dévouement sans borne, « usque in finem », à l'œuvre de Dieu. Ceux qui ne virent en Mme Renard qu'un Ange de charité peuvent comprendre maintenant où s'alimentait cette indomptable énergie qu'elle sut mettre dans toute son œuvre. C'est dans la présence de Dieu, où elle vivait continuellement, que Mme Renard renouvelait ses forces. Mieux encore, elle en était arrivée à ne voir plus dans son activité charitable qu'une prolongation de son oraison (1), une prière en acte qui lui devait obtenir de nouvelles grâces : « Que chaque acte de vertu, écrit-elle, m'obtienne de vous, ô mon Dieu, un appel à de nouveaux actes de générosité et de renoncement ! »

Mme Renard était entrée dans la mystérieuse logique de l'amour divin : elle n'en devait plus sortir. Et s'il est vrai, comme l'enseigne saint Jean de la Croix (2), que « l'âme arrivée à la perfection et à la consommation de l'amour ne puisse rester longtemps, soit en cette vie, soit en l'autre, sans voir la Face de Dieu », on admettra volontiers que, pour Mme Renard, le suprême appel du Maître n'ait pas tardé davantage.

Conflans en Jarnisy.

E. CHARPENTIER.

(1) Mme Renard avait noté cette pensée de son frère le R.P. Pierre Geny : « Que chacune de vos actions soit une oraison ».

(2) Saint Jean de la Croix, *Sentences et Avis*, n° 166.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE

Hymne au Christ Sauveur[1]

I

Mors des poulains impulsifs,
aile des oiseaux infaillibles,
gouvernail éprouvé des navires,
pasteur des agneaux du Roi :
les enfants ingénus
qui sont tiens, rassemble-les,
pour qu'ils louent saintement
et chantent avec candeur,
de leurs voix innocentes,
le Christ, guide des enfants.
Roi des saints,
Verbe tout-puissant

(1) Cet *Hymne au Christ-Sauveur* se trouve imprimé à la suite de plusieurs éditions des œuvres de Clément d'Alexandrie. La traduction en a été faite sur le texte publié, par M. Ferdinand Piper, sous ce titre : Titi Flavii Clementis, *Hymnus in Christum Salvatorem*, Gottingae, Douerlich, 1835.

du Père très haut,
maître de sagesse,
éternelle et joyeuse
consolation des peines,
sauveur de la race
mortelle, ô Jésus,
pasteur, régisseur,
gouvernail, mors,
aile divine
du très saint troupeau ;
pêcheur d'hommes
que tu sauves
de la mer du vice,
ô toi qui appâtes,
pour une vie de douceur,
les saints poissons
et qui les retires
des flots ennemis,
conduis, ô pasteur,
tes brebis spirituelles,
conduis, ô saint guide,
tes enfants sacrés.

II

Les traces du Christ
sont le chemin du ciel.
Verbe éternel,
temps illimité,
incessante lumière,
source de compassion,
créateur de vertu,

auguste existence
de ceux qui louent Dieu,
ô Christ Jésus;
céleste lait
qui est tiré
des douces mamelles
de l'épousée des grâces
qu'est ta sagesse;
nous, petits enfants qui,
par nos tendres bouches,
nous nourrissons
et qui, de la rosée de vie
qu'épanche la mamelle
spirituelle, nous remplissons,
chantons ensemble
de candides louanges
et des hymnes purs
au Christ-Roi,
saintes récompenses
de la vie selon
la divine doctrine;
chantons avec candeur
le Fils tout-puissant.
Chœur de paix, nous,
les enfants du Christ,
peuple sensé,
chantons ensemble
le Dieu de paix.

Traduction de Mario Meunier.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

L'Église à l'œuvre

L'action de l'Église continue l'action du Christ (1).

Or, Jésus est prêtre et il est roi. L'Église sera donc, à son tour, organisme de culte et régente. Mais, comme Jésus-Christ n'est roi (2) que pour mieux être prêtre, ainsi l'Église n'est régente que pour être un plus parfait organisme de culte. Et de même que Jésus-Christ est finalement, c'est-à-dire avant tout, un sanctificateur, ainsi l'Église a pour première raison d'être de sanctifier. Ensuite, et pour cela, elle règne. Et comme la sainteté n'est qu'une participation à la vie de Dieu, on peut dire que l'essentiel, pour l'Église comme pour le Christ, qu'elle prolonge — comme pour Dieu, que prolonge le Christ —, c'est de donner la vie.

C'est un principe qui règle toute son activité, lui dictant et ce qu'elle doit faire et comment elle doit le faire.

(1) Parce que l'Église est le corps mystique du Christ. Les réflexions qui vont suivre supposent établie cette doctrine avec ses principaux corollaires. Le lecteur qui voudra en avoir une connaissance approfondie et simplifiée à la fois ne pourra faire mieux que d'étudier la synthèse présentée par le R. P. Héris, O. P., dans son beau livre : *L'Église du Christ*, aux Éditions du Cerf, Juvisy.

(2) C'est-à-dire : ne règne effectivement. Il faut maintenir, en effet, que « la fin dernière vers laquelle s'oriente toute l'œuvre de l'Incarnation et de la Rédemption, c'est la gloire du Christ, et ultérieurement la gloire de Dieu » (R. P. Héris, *l. c.*, p. 9). La *dignité* royale du Christ est plus « glorieuse » que sa dignité sacerdotale, et, de ce chef, elle est supérieure.

On parle souvent de la maternité de l'Église. Mais voit-on bien à quel point l'expression est juste? Dire de l'Église qu'elle est maternelle, ce n'est pas seulement qualifier, c'est définir son action. Car son but principal, on pourrait même dire unique, c'est de communiquer aux hommes la vie qui est dans le Christ et que le Christ puise en Dieu; c'est de donner des enfants au Christ et, par lui, à Dieu. Saint Jean ne parle pas à la légère des « noces de l'Agneau » : l'Église au travail, c'est l'Église en travail.

L'œuvre de l'Église est donc, d'abord, *surnaturelle* : à la propagation d'une vie divine il faut des enfantements divins.

Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, que l'Église, ayant à donner une telle vie à des âmes, ne tienne pas compte de leur structure, de leur architecture d'âmes. Au contraire, et cela contient déjà une grande leçon, elle s'y adapte. Ainsi l'Église commence à faire vivre en faisant connaître; ensuite seulement (je parle d'une succession logique), elle s'occupe de faire aimer. Elle cherche d'abord à « ramener toute intelligence dans la captivité et l'obéissance du Christ » (II Cor., x, 4-6). C'est-à-dire que son premier soin est de propager et d'entretenir la foi; ce qui se fait par son magistère. Des trois pouvoirs reconnus par la Tradition, c'est toujours le *magisterium* qui est nommé le premier. « Il y a, dit Dom Gréa, entre ces trois pouvoirs du magistère, du ministerium et de l'imperium, un lien logique qui ne permet pas de les séparer. Le magistère apparaît d'abord; le ministerium le suit, et l'empire ou l'autorité du gouvernement est la conséquence de l'un et de l'autre. Ainsi, avant même que les peuples appartiennent à l'Église dans l'ordre du gouvernement et soient de sa juridiction, elle a déjà vis-à-vis d'eux la mission et l'autorité du magistère... Ils entreront ensuite dans le bercail et y vivront par les opérations vivifiantes du ministerium, et ils passeront ainsi sous sa domination... L'évêque d'une église particulière, avant d'être le pas-

teur des fidèles, est d'abord le docteur des infidèles (1). » On se tromperait d'ailleurs, en opposant exagérément magisterium et ministerium. Bien qu'ils soient distincts, l'un et l'autre s'unissent pour constituer le *sacerdotium*. La fin essentielle de l'Église, je le répète, c'est de donner la vie à des âmes; or, que ce soit dans l'ordre naturel ou dans l'ordre surnaturel, cela comporte au moins ces deux choses : donner de la connaissance, et infuser de l'agir, c'est-à-dire de l'amour. « Euntes docete », a dit Jésus, et c'est le commencement. Puis il a dit : « Baptisez », c'est-à-dire administrez les sacrements, tous ordonnés à l'Eucharistie, dont l'effet propre est d'unir à Dieu par la charité. Les deux œuvres tendent au même but, qui est, affirme saint Paul, la volonté de Dieu : notre sanctification. « Par là encore, écrit le R. P. Héris, parlant du magistère, l'Église maîtresse de vérité est ouvrière de notre sanctification (2). »

Visant à réaliser une fin surnaturelle, l'Église se doit donc d'employer, comme le Christ, des moyens surnaturels. Il est à peine besoin d'ajouter qu'elle doit, comme le Christ, en user surnaturellement.

L'Église à l'œuvre n'existe pas en dehors des ouvriers de l'Église, qu'ils soient prêtres ou qu'ils soient seulement laïcs. Des uns et des autres — des uns, il est vrai, plus que des autres —, Dieu attend une œuvre de sanctification; il est en droit par conséquent de les obliger à une véritable sainteté. Ce serait une responsabilité écrasante si lui-même et le Christ ne prenaient l'initiative, et si l'Église, par un admirable retour, ne donnait à ses ouvriers la sainteté qu'elle en attend.

*
* *

On peut se demander cependant — et c'est un grave

(1) Dom Gréa, *De l'Église et de sa divine constitution*, t. I, l. I, ch. VII, p. 96. Éd. Bonne Presse.

(2) *Op. cit.*, p. 39.

problème — s'il est besoin, pour atteindre si haut, de se déprendre de tout ce qui est inférieur. L'élévation surnaturelle d'une âme humaine implique-t-elle un divorce d'avec tout ce qui est humain? Et l'Église, visant à la sanctification de l'humanité, ne tendrait-elle qu'à la destruction de l'humanité?

Il faut répondre : non, et un *non* catégorique. L'œuvre de l'Église n'est humaine, si l'on veut, que pour être divine; mais elle n'est pas moins humaine que divine.

Et s'il faut en venir tout de suite à l'explication foncière, il suffit de rappeler le principe auquel on doit toujours revenir quand on parle de l'Église, à savoir : qu'elle n'est que le prolongement du Christ.

On peut donc s'attendre à retrouver en elle, dans son action comme dans son être, les mêmes antinomies avec les mêmes harmonies qu'on trouve dans l'être et dans l'action du Christ. « La foi, remarque Pascal, embrasse plusieurs vérités qui semblent se contredire... La source en est l'union des deux natures en Jésus-Christ. »

Jésus, « instrument conjoint » de la divinité dont la plénitude habite en lui corporellement, Jésus outillé proportionnellement à un but divin, peut être dit un ouvrier divin. Mais il est aussi un ouvrier humain, le plus parfaitement humain qui se puisse trouver. Le présent exposé, qui sous-entend de la théologie, mais qui n'est pas une leçon de théologie, n'a pas à prouver l'intégrité des deux natures qui sont dans le Christ. Chacun sait d'ailleurs, — le point est de foi —, que ces deux natures sont absolument intactes. Et si l'humaine vient à pâtir, ce n'est que pour retrouver sa propre intégrité glorifiée au centuple. Ce ne sont pas ceux qui souffrent le moins, ici-bas, qui connaîtront les plus belles résurrections...

Je remarque même que, plus un être est proche du Christ et lui ressemble, plus il conserve son intégrité naturelle. La Vierge Marie en est la preuve insigne, puisque, préservée du péché originel, elle n'a pas connu le déséquilibre intérieur qui en est la conséquence et puis-

que, bénie entre toutes les femmes, elle a possédé la double intégrité des vierges et des mères.

Quant à l'Église, qui n'est pas seulement proche du Christ, mais qui, mystiquement, s'identifie à lui pour former le Christ total, elle veille comme lui à l'intégrité de tout ce qu'elle possède de bien et de bon en la nature. Elle désire même les trésors naturels les plus variés et les plus abondants, dans la mesure où leur nombre et leur diversité importent à la réalisation de son œuvre principale : sanctifier. Par exemple, elle est mécontente en ce moment, l'Église; elle souffre de ce que les trésors culturels du monde slave et de l'Extrême-Orient, pour ne citer que ceux-là, lui échappent en très grande partie. Elle met à désirer ces trésors la même ardeur jalouse avec laquelle elle veille sur ceux qu'elle possède déjà, sur les richesses des civilisations d'Occident, par exemple. Car, à un certain point de vue, qui est celui de la conquête missionnaire, l'occidental n'est que de l'accidentel, mais il faut prendre garde qu'une certaine défense de l'Occident est légitime, s'impose même, et que Léon XIII n'a pas craint de s'en faire l'avocat, avec une éloquence superbe (1).

L'Église tient aux perfections naturelles de l'humanité, comme le Christ tenait à être le plus beau des enfants des hommes. Et comme il tenait à garder intacts, dans son corps et dans son âme, les organes et les pouvoirs les plus divers, dont l'ensemble formait un tout harmonieux,

(1) « Il fut un temps où la philosophie de l'Évangile gouvernait les États... Si l'*Europe chrétienne* a dompté les nations barbares et les a fait passer de la férocité à la mansuétude, de la superstition à la vérité; si elle a repoussé victorieusement les invasions musulmanes, si elle a gardé *la suprématie de la civilisation*, et si en tout ce qui fait honneur à l'humanité elle s'est constamment et partout montrée *guide et maîtresse*; si elle a gratifié les peuples de la vraie liberté sous ces diverses formes, si elle a très sagement fondé une foule d'œuvres pour le soulagement des misères, il est hors de doute qu'elle en est grandement redevable à la religion, etc... » (Léon XIII, Encyclique *Immortale Dei*, Act., éd. Bonne Presse, t. II, p. 32.)

ainsi l'Église est attentive à préserver en son sein et la rigueur latine et la mobilité slave, et les civilisations les plus opposées.

Je me souviens enfin qu'il y avait, à l'Exposition Missionnaire du dernier jubilé, d'admirables chefs-d'œuvre d'art indigène. Et je me dis que, pour des raisons plus profondes que des raisons de simple prudence, le problème colonial, bien que distinct, n'est absolument pas séparable du problème missionnaire : c'est un problème d'humanité, c'est donc un problème d'Église.

Je n'éluderai pas ici l'objection classique; car ce ne sont pas seulement les orateurs de cabaret qui accusent l'Église d'entraver le progrès de la civilisation ou de le faire dévier : de grands politiques ont jugé l'influence de l'Église gênante, troublante, néfaste; d'autres ont éprouvé, en face de son action sur les non-civilisés quelque chose comme l'indignation de certains esthètes quand la morale catholique impose son barrage et ses limites à leurs plaisirs. L'influence sociale et culturelle de l'Église présente en effet un certain aspect négatif et destructeur qui n'est pas niable : quelque chose, dans le monde, meurt par l'Église. Mais, ajouterai-je, ce n'est que pour revivre.

Pourvu qu'on s'applique à regarder sincèrement et dans un véritable esprit synthétique, il n'est pas très difficile de se rendre compte que cet aspect de mort n'est que provisoire, et qu'il n'admet tant de sacrifices, même réels, qu'en vue de plus belles et définitives renaissances. C'est à la lumière de ce principe qu'il faut juger certains effets de l'action missionnaire. C'est à lui que j'aurai recours quand on me dira que les Pygmées, par exemple, étaient plus heureux avant qu'on ne leur prêchât Jésus-Christ; je répondrai alors avec assurance que leurs renoncements, même ceux qu'ils subissent, ne sont que le prix de meilleures espérances. Ils étaient plus heureux, dites-vous? Si vous comparez hier à aujourd'hui, je vous le concéderai peut-être, en ce sens que leur vie

était moins compliquée; mais si vous comparez hier à demain, je le nierai certainement, car le passé des autres peuples m'instruit et je sais par lui que le témoignage de l'histoire et celui des consciences ne tarderont pas à vous infliger un démenti puissant. Je reconnais d'ailleurs que ce « centuple » tombe plus difficilement sous l'expérience, étant plus spirituel; mais s'il y a en cela de quoi excuser beaucoup de simples et d'ignorants, je n'y vois qu'un nouveau motif pour les autres de s'entraîner à voir plus loin et plus large (1).

Il n'est pas indifférent de noter que le problème qui se pose à propos d'un humanisme social de l'Église est plus ample, mais n'est pas d'autre espèce, ni moins profond que le problème soulevé par les exigences de l'action surnaturelle de la grâce dans les âmes. Il y a certaines choses en nous qui doivent mourir, et qui meurent. Nous-mêmes les devons tuer en nous. Quelquefois, Dieu intervient en personne et se met à « purifier » une âme; le confesseur ou le directeur assiste à une destruction terriblement réelle, au cours de laquelle même ce qui est bon, même ce qui est excellent, est anéanti : « Tout meurt en moi », notait Marie-Antoinette de Geuzer. Comment prétendre encore sans paradoxe que plus un être s'approche du Christ et de Dieu, plus il est assuré de garder son intégrité naturelle?... Mais le paradoxe n'est qu'apparent. Même alors, Dieu demeure Celui qui n'aime pas détruire; et, s'il détruit quelque chose, ce n'est que ce qui est mal. Il faut seulement voir, et c'est le nœud de la solution,

(1) Ainsi voyait saint Thomas : « La religion chrétienne, dit-il, enseigne qu'il faut honorer Dieu non seulement pour en attendre des faveurs éternelles, mais aussi pour en espérer de temporelles; ce n'est pas seulement dans les choses de l'esprit, *c'est encore dans l'usage des choses corporelles qu'elle guide les hommes, et le bonheur qu'elle promet, c'est celui du corps aussi bien que celui de l'âme.* A bon droit, par conséquent, ses préceptes peuvent être dits universels, parce que c'est *toute la vie de l'homme et tout ce qui, d'une manière ou d'une autre, s'y rapporte,* qu'ils embrassent et qu'ils règlent » (*in Boet. de Trinitate,* q. 3, a. 3).

que ce qui est un bien absolu peut être un mal relatif ; ce qui disparaît de la sensibilité, par exemple, ne meurt que pour faire vivre plus spirituellement la volonté, et ce qui est retranché du pouvoir de raisonner, souvent délivre les intuitions. Au bout du compte on s'aperçoit que Dieu, dans le moment même où il semble détruire avec le plus de cruauté, construit un chef-d'œuvre, je dis même un chef-d'œuvre naturel, et met le comble à sa miséricorde.

* * *

L'œuvre de l'Église ne serait pas l'image parfaite ni le prolongement parfait de l'œuvre du Christ si, divine et humaine, elle n'était encore *sacerdotale*.

Je dis même que le plus humble des fidèles, le plus oublié des laïcs, participe à cette qualité. Car c'est toute l'Église qui est sacerdotale, comme c'est tout le corps, en chacun de ses membres, qui est vivant. La raison fondamentale, toujours la même, est que l'Église, considérée dans son ensemble comme en chacune des âmes qui la composent, est en marche vers le but que s'est assigné le Christ lui-même, c'est qu'elle travaille non seulement comme lui, mais en lui. « In Christo Jesu », elle ne vit que pour faire vivre, et pour glorifier Celui qui fait vivre. Après tout, c'est pour cela qu'elle est à la fois divine et humaine. C'est pour qu'elle puisse, à l'exemple du Christ, ou plutôt avec lui et en lui, « interpellare », intercéder. « Le prêtre, dit le R. P. Héris, est un être à la fois divin et humain : il tient de Dieu, qui le consacre à son service ; il tient de l'homme, car c'est l'homme qui en lui prie et adore au nom de ses frères (1). » Puisqu'elle est faite pour réunir la terre au ciel, l'Église ne saurait perdre contact avec la terre sans manquer sa destinée. Elle doit être humaine. Il le faut, comme il fallait que le Christ

(1) Le Christ notre prêtre, *Revue des Jeunes*, 10 septembre 1923, p. 489.

fût homme. Donc, en un sens très large, mais réel, tout fidèle, parce qu'il est entraîné dans un grand courant de médiation, est prêtre, chargé de sanctifier et lui-même et le monde. La vie de l'Église n'est qu'un immense sacerdoce, et rien n'est plus légitime que de parler du sacerdoce des simples fidèles (1).

Depuis Luther cependant on a hésité à en parler. Luther s'était emparé de cette doctrine et, non content de l'exagérer jusqu'à s'en autoriser pour supprimer le sacerdoce hiérarchique, il l'avait déformée en lui donnant un tour individualiste des plus faux et des plus dangereux. Or, il semble que le règne de Pie XI marque la fin de l'attitude pleine de réserve et un peu craintive qu'avaient provoquée les excès du réformateur.

L'Action catholique semble n'être qu'une manifestation sur le terrain pratique de cette doctrine du sacerdoce des fidèles, disons : du sacerdoce des laïcs. Qu'est-elle, en somme, cette Action catholique, sinon une *participation sacerdotale active*?

Et qu'y a-t-il en cela qui doive nous étonner outre mesure? Qu'est-ce qui distingue le prêtre du laïc? Ce n'est au fond qu'une différence de pouvoirs. Le prêtre a des pouvoirs plus étendus et, pour les exercer visiblement, socialement, avec autorité, il reçoit une consécration spéciale. Cela constitue sans doute une dignité éminente, cela crée des droits — des devoirs aussi... — d'un ordre plus élevé; mais, à parler en rigueur de termes, cet ordre privilégié n'est pas celui de ce que l'on nomme « l'action », bien que de lui dépende l'action. Au point

(1) « ... vous-mêmes comme les pierres vivantes, *entrez dans la structure* de l'édifice, pour former un temple spirituel, *un sacerdoce saint*, afin d'offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu, par Jésus-Christ... Vous êtes une race choisie, *un sacerdoce royal* » (I Petr., II, 5, 9).

Sur l'interprétation qu'il convient de donner à ce texte, on pourra consulter, outre les commentateurs, Giraud, *Prêtre et Hostie*, t. I, pp. 264-266; t. II, pp. 12-13.

de vue de la conquête apostolique des âmes, prêtre et laïc agissent dans le même sens. Leur action est finalisée par le même objet : donner Dieu à l'humanité et l'humanité à Dieu. Prêtre et laïc sont « dans le Christ ». Ils sont *un* dans l'action du Christ. Tous deux sont faits pour continuer le sacrifice de la Croix. Il peut même arriver, et de nos jours, en certains milieux fermés aux prêtres, ce sera souvent, que le laïc prenne en fait plus de part active à la conquête des âmes.

Cette unité d'action spécifiquement « chrétienne » dans l'Église fournit, je crois, l'explication radicale et dernière de la doctrine, au premier abord un peu compliquée, de l'Action catholique. Elle permet de mieux comprendre des paroles comme celles qu'adressait à ses prêtres, le 1er janvier 1931, le Cardinal Verdier : « Vous aurez un ministère un peu nouveau... Jusqu'ici vous étiez restés des maîtres incontestés, presque des rois de droit divin... Si, demain, le laïcat se place à côté de la hiérarchie pour diriger l'Action catholique extérieure, vous serez désormais des rois constitutionnels (1). » Ce n'est qu'une comparaison; mais peu de comparaisons sont aussi justes : le prêtre doit compter avec le laïc comme un roi constitutionnel doit compter avec son Parlement. Ici et là, en effet, malgré la différence des pouvoirs, il y a participation à une même finalité et à une même efficience.

Peut-être verra-t-on mieux maintenant pourquoi Pie XI semble nous inviter à diminuer, *dans l'action apostolique*, la distance qui, depuis la fin du XVIe siècle surtout, a séparé le prêtre du laïc (2). Une telle directive suppose à sa base une doctrine qui relève la dignité de l'action du

(1) Documentation catholique, 7 mars 1931, c. 588.

(2) « Cette vocation (de militant de l'Action catholique) *n'est pas tellement éloignée de la mission sacerdotale*, puisque l'Action catholique n'est en somme que l'apostolat des fidèles, apportant leur *collaboration* à l'Église sous l'autorité des évêques et *complétant en quelque sorte le ministère pastoral* ». S. S. Pie XI, *Lettre au cardinal Van Roey*. Cf. aussi Enc. « Miserentissimus Redemptor », Doc. Cath. 26 mai 1928, col. 1288.

simple fidèle; quelle serait cette doctrine, sinon celle du « sacerdoce royal »?

J'ai dit : dans l'action apostolique. Toutefois, on peut aller plus loin et admettre le sacerdoce des laïcs à un titre encore plus profond et plus immédiat, à savoir comme une participation réelle au sacerdoce du Christ, non plus seulement dans l'ordre de l'action, mais jusque dans l'être, et cela de par les caractères sacramentels du baptême et de la confirmation. « Par le caractère sacramentel, dit le P. Héris, nous sommes engagés au service de Dieu, non pas à un service quelconque, mais au service de Dieu suivant le rite extérieur et sensible établi par le Christ... Il nous frappe en quelque sorte à l'effigie du Christ : il nous fait véritablement entrer dans son sacerdoce. » Grâce au caractère sacramentel, le sacerdoce des laïcs acquiert l'élément visible et social qui achève de lui donner une valeur plus réellement sacerdotale.

Il est vrai que, dans cet ordre de l'être, c'est-à-dire, ne l'oublions pas, à la source de l'action, une plus grande distance existe entre le simple fidèle et le chrétien qui a reçu le sacrement de l'Ordre. Cette distance est nettement marquée par la différence des consécrations. Et il importe de bien voir cela aussi. Peut-être même convient-il qu'à mesure qu'il se rapproche du prêtre dans l'action, le laïc témoigne d'un plus grand respect pour sa dignité et qu'il observe une plus humble déférence à l'égard de ce qui est sacré, de ce qui est plus sacré que les simples caractères du baptême et de la confirmation.

C'est pourquoi, de plus en plus, on s'apercevra, je ne dis pas seulement de l'opportunité, mais de la nécessité de l'influence de la Liturgie sur l'Action catholique. Rien ne peut remplacer l'éducation liturgique pour faire prendre conscience aux laïcs qu'ils ont une mission sacerdotale à remplir, et en même temps, qu'ils sont moins prêtres que les prêtres (1).

(1) L'histoire est ici d'un bon exemple. C'est à l'époque où la

*
* *

L'action de l'Église est une.

Il n'y a, en somme, qu'une œuvre d'Église, et cela parce qu'il n'y a qu'une hiérarchie d'ouvriers soumis au même idéal.

« Ego autem in medio vestrum sum sicut qui ministrat (1) » (Lc., XXII, 27). Parce qu'il est infailliblement docile à une idée infailliblement droite, Jésus est un ouvrier incomparable. « Caput Christi Deus... (2) » (I Cor., XI, 3).

Mais, à son tour, « Christus caput est Ecclesiae (3) » (Eph., V, 23), et l'Église sert le Christ fidèlement. Car les différents pouvoirs que l'on distingue à l'intérieur de l'Église ne sont établis qu'en fonction de ce service du Christ, et c'est par rapport à lui qu'ils se subordonnent les uns aux autres. Cette hiérarchie a d'ailleurs ceci de particulièrement achevé, que les pouvoirs n'y sont pas échelonnés, mais se compénètrent. Comme dit Dom Gréa, « les formes supérieures contiennent les inférieures en leur communiquant leur propre noblesse (4) ». C'est pourquoi le Pape, par exemple, exerce son autorité immédiatement sur chaque fidèle, sans qu'il ait besoin de passer par les évêques. Cette unité de compénétration, jointe à l'unité dynamique déjà signalée, crée un ensemble d'une homogénéité parfaite, qui vit tout entier de la même vie et, tout entier, travaille au même ouvrage.

Peut-être, après cela, sera-t-il plus facile de qualifier l'obéissance d'un catholique : c'est une obéissance d'ouvrier. Elle est toute réglée et « conditionnée » par l'œu-

vertu de religion connaissait en France le plus merveilleux renouveau que naquit la première ébauche d'une organisation d'Action catholique : la Compagnie du Saint-Sacrement.

(1) « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert. »

(2) « Le chef du Christ, c'est Dieu. »

(3) « Le Christ est le chef de l'Église. »

(4) *Op. cit.*, t. I, p. 99.

vre à réaliser. Ce n'est donc pas, en soi, une obéissance aveugle : l'obéissance aveugle de fait, aveugle quand elle ne peut pas voir, c'est bien ; mais l'obéissance irrationnelle, c'est mal et ce n'est pas chrétien. Comme celle du Christ, la docilité du fidèle est intelligente, justement parce qu'elle est, si l'on peut dire, efficacement finalisée, parce qu'elle est soumise à une fin connue et aimée. Aux supérieurs incombe précisément le soin d'éclairer et de faire aimer cette fin souveraine.

Dans l'Église, *il n'y a de soumission qu'à une mission.*

Pour peu qu'on soit attentif à « l'Histoire universelle », il est facile de voir que la mission s'accomplit dans la mesure où la soumission est effective. Les sommets de cette histoire, c'est quand le Christ est bien servi. La plus belle Messe est celle qui a été servie par la Sainte Vierge et saint Jean. Le plus beau siècle, jusqu'à ce jour, est celui qui a été servi par saint Louis et saint Thomas.

Les ouvriers seraient ici d'autant moins pardonnables de refuser ou de limiter leur participation à l'effort commun, qu'ils ne sont pas seulement des ouvriers, mais des enfants, et que leur chef n'est pas seulement un maître : un roi, un seigneur ou un patron, c'est un vrai père.

fr. F. Florand, O. P.

La Communauté de Larchant

(*Fin*)

Le recrutement

A la question de l'organisation peut être jointe celle du recrutement. C'est une question épineuse, et elle le sera tant que nos administrations diocésaines, déconcertées, et cela se comprend assez facilement, par un mouvement si nouveau et si étranger aux préoccupations des générations précédentes, timorées devant un insuccès possible, n'auront pas pris nettement parti et, sans chercher à généraliser la vie commune et à l'imposer à qui que ce soit, ne la favoriseront ouvertement, là où elles en trouveront les possibilités et les éléments.

Le recrutement se fera difficilement parmi les prêtres qui sont déjà dans le ministère : les habitudes sont créées, les vies sont orientées différemment. Mais l'atmosphère du Grand Séminaire est favorable à notre idée ; plusieurs séminaristes désirent la vie commune ; pour quelques-uns, elle est la condition absolue de leur entrée dans le clergé diocésain.

Pourquoi notre recrutement est-il donc déficient ?

Une grande et première raison : la crise générale du recrutement sacerdotal oblige bien souvent l'administration diocésaine, si favorable qu'elle nous soit, à nommer à d'autres postes, dont l'urgence presse, ceux à qui primitivement et sincèrement on avait pu promettre la vie commune.

Une autre raison en est que notre organisation incomplète ne nous permet pas de mener, en faveur du groupement, une action profonde et persévérante. Notre grand souhait est la formation, au Grand Séminaire, d'un noviciat au sens large, qui serait pour la vie commune une nécessaire préparation et une excellente propagande.

Les principes directeurs de la vie commune

De notre esprit et de notre organisation, il est assez facile d'induire comment nous comprenons la vie de communauté : « Ce qui fait l'essence de la vie commune, lit-on dans la vie d'Holzhauser, ce n'est pas nécessairement d'être réunis sous le même toit. L'essence et le principal de la vie commune, ce qui la constitue, ce qui la soutient, c'est d'avoir une règle commune et de l'observer. C'est d'avoir des Supérieurs communs, un esprit, un but, des intérêts communs, une mense et des ressources communes. C'est de former un corps dont chaque individu soit membre, lié au corps, vivant dans le corps, non d'une vie simplement particulière, mais de la vie même du corps ; où chacun sent sa faiblesse, s'il est faible, soutenue par la force du corps ; son indigence, s'il est pauvre, suppléée par les ressources du corps ; c'est en un mot de former une famille où l'on sache, où l'on voie qu'on a des frères, un père, des cœurs qui vous aiment (1). »

Former une famille, voilà notre ambition, une famille unie, une famille accueillante, une famille joyeuse, un nid bien chaud ; mais non pas une famille quelconque, une famille sacerdotale où tous et chacun, ayant dépouillé les intérêts humains, puissent être pleinement prêtres et pleinement apôtres. Cet esprit familial, sacerdotal et apostolique nous a conduit à poser ces trois principes, qui sont le fondement de notre communauté : Prière en commun, Biens en commun, Apostolat en commun.

A. — *Prière en commun*

Il ne saurait y avoir de famille spirituelle sans prière commune, sans exercices communs ; c'est la ligne et la tradition de toutes les communautés ; c'est dans la prière

(1) *La perfection sacerdotale, ou la vie et l'esprit du Serviteur de Dieu, Barthélemy Holzhauser,* par M. le Chanoine Gaduel.

commune que l'âme se fond le plus facilement, perd son individualisme et acquiert l'esprit de communauté.

Ce principe étant sauf, il est tout à fait clair que toutes les communautés ne peuvent avoir le même règlement; chacune doit s'adapter aux conditions particulières du ministère qui lui est confié.

Pour nous, voici ce que nous avons cru devoir fixer :

Dans notre prière en commun aura la première place la prière liturgique par excellence, le bréviaire; c'est par le bréviaire que l'Église continue, à l'égard de l'éternelle Majesté de Dieu, l'office de Religion du Christ-Jésus; prêtres de l'Église, profondément soumis à son esprit, nous nous en voudrions de ne pas emprunter, tout d'abord, ses accents et de ne pas nous imprégner en commun de ses désirs.

D'autre part, la méditation, la visite au Saint-Sacrement, la lecture spirituelle nous sont trop chères pour que nous leur refusions l'honneur d'exercices collectifs.

Nos lourdes occupations, enfin, nous interdisent toute possibilité de réunion dans le courant de la journée.

Ces quelques remarques éclairent les lignes de notre règlement :

Prime commence la journée et, avec Tierce et Sexte, encadre une demi-heure de méditation que chacun fait en particulier. Les messes suivent.

None, Vêpres et Complies sont récitées individuellement, mais les Communautaires, quand le ministère le permet, se retrouvent à l'église pour la prière du soir et le salut du Saint-Sacrement auquel assistent quelques fidèles. Par dévotion particulière et traditionnelle à la Communauté, depuis M. le Chanoine Mangou, cette visite au Saint-Sacrement se termine chaque soir par le chant de l'antienne liturgique à la Sainte Vierge.

La journée s'achève par la récitation collective des Matines et des Laudes.

Chaque semaine, le dimanche, la lecture spirituelle est faite en commun.

Chaque mois, une journée de retraite groupe à Nemours, avec les prêtres de la ville et des environs, les prêtres communautaires, heureux d'entendre la parole si surnaturelle et si autorisée du R. P. Brillet.

B. — *Biens en commun*

L'argent est source de difficultés, il crée les divisions et sème la désunion. La mise en commun de tous les revenus ecclésiastiques sauvegardera notre paix familiale, préservera notre apostolat de tout ralenti funeste et sera entre nous le meilleur lien de fraternité.

Toutes les ressources provenant du ministère, traitement de l'évêché, messes, casuel, offrandes à l'occasion d'un service cultuel, sont versées à la Caisse de la Communauté. Seuls les biens patrimoniaux et les offrandes strictement personnelles restent la propriété de chacun. La Communauté prend à sa charge tous les besoins de ses membres et leur assure en plus pour les menues dépenses personnelles une somme annuelle de 1200 francs. A la fin de chaque année, le superflu, s'il y en a, est divisé par moitié : une moitié forme pour la Communauté une réserve, et l'autre moitié, partagée entre les Communautaires, leur constitue une sorte de pécule qu'ils toucheront seulement à leur départ du groupe.

Deux gros problèmes se posent : celui de la famille à soutenir et celui de l'avenir à prévoir. La Communauté de Larchant, aux ressources limitées, est loin d'y pouvoir répondre d'une manière qui ne laisse place à aucune inquiétude. Une communauté de ville n'aurait pas la même gêne et il est permis de penser qu'au jour où des groupes seraient organisés dans les centres urbains, une caisse centrale, qu'alimenterait leur superflu, pourrait donner une suffisante satisfaction à tous les besoins des prêtres communautaires.

C. — *Apostolat en commun*

Ainsi libérés des soucis matériels, unis dans la même

pauvreté et dans la même prière, les prêtres groupés sentent leur apostolat d'autant plus fortifié qu'ils forment comme un faisceau pour l'action, sous une direction unique, celle du Supérieur qui règle l'ensemble du service et l'emploi du temps. On peut en voir facilement quelques avantages : remède à l'isolement, persévérance assurée, possibilité de rassembler plus de moyens d'action.

L'isolement, nous y reviendrons. Disons simplement ici que les prêtres communautaires ne se présentent pas devant leurs populations avec la faiblesse de l'isolé, mais avec la force du groupement; comprendront ceux qui savent combien il est humiliant pour un prêtre et pour son ministère d'être seul, incompris devant tout un peuple sceptique, à qui un certain anticléricalisme a appris à traiter de haut, avec un ton de supériorité, les choses religieuses. Le prêtre seul a facilement l'attitude d'un vaincu.

Une action persévérante, dans la même ligne, avec le même but, sans arrêt, malgré les changements inévitables dans le personnel apostolique, n'est possible qu'avec une communauté. Ce n'est un secret pour personne qu'à chaque changement, le nouveau titulaire, outre ses dispositions à modifier suivant ses vues les méthodes de son prédécesseur, doit piétiner plusieurs mois et quelquefois davantage pour se rendre un compte exact de la situation et faire connaissance avec ses paroissiens. Ceci est infiniment dommageable partout, plus peut-être dans nos campagnes, à cause du nombre et de l'éloignement des paroisses, à cause aussi de la nature plus fermée de nos paysans, qui se lient difficilement et accordent avec peine la même confiance à ceux qu'ils ne connaissent pas, à cause surtout du peu de fermeté et du peu de résistance des petites chrétientés que le zèle d'un apôtre a pu à grand' peine ressusciter et qui bien souvent tiennent à sa présence.

Notre organisation obvie à peu près complètement à ce grave inconvénient : chaque communautaire dessert des paroisses déterminées où il fait les catéchismes, assure

ordinairement les messes et les divers offices, visite les malades; mais les services mutuels que se rendent les confrères du groupe, les remplacements assez fréquents, font que rapidement tous et en particulier le Supérieur connaissent l'ensemble du secteur et y sont suffisamment connus pour n'y être jamais des étrangers; qu'un changement survienne, le nouveau prêtre sera guidé par les autres dans les paroisses qui lui sont confiées, il y sera accompagné par eux, il continuera les traditions, il poursuivra immédiatement la même action, avec les mêmes méthodes, vers le même but; il n'y aura ni arrêt, ni déviation.

Enfin, centralisant les moyens d'action, la Communauté a pu rassembler peu à peu tout un matériel d'apostolat dont l'acquisition et la conservation seraient trop onéreuses pour un prêtre isolé : le téléphone, une auto, un cinéma, un appareil de projections, un harmonium portatif, etc...

C'est grâce encore au groupement, qui en assure une grande partie de la rédaction et toute l'administration, qu'a pu être lancé notre bulletin cantonal, *Le Bon Grain*. C'est un incomparable moyen d'action : tirant, chaque mois, à plus de deux mille exemplaires, il pénètre dans presque tous les foyers, précise les horaires des offices, donne toutes les nouvelles religieuses de la région et est incontestablement le trait-d'union le plus sympathique entre le clergé et les habitants.

Quelques objections

Plusieurs objections se présentent ici tout naturellement; elles nous ont été faites maintes fois sous diverses formes; y répondre sera pour nous un moyen de préciser notre point de vue et d'exposer plus à fond les caractéristiques de notre apostolat.

Le prêtre, disait M. l'abbé Gellé dans *La Vie Spirituelle* d'avril 1930, doit être « forma gregis ex animo... Le curé

est la forme, les paroissiens sont la matière ». Mais s'il ne réside pas au milieu de son troupeau, comment agira-t-il suffisamment sur lui? Il semble à première vue qu'un ministère tronqué ne puisse donner que des résultats diminués.

Il est impossible à l'heure actuelle de réaliser la thèse : un curé au pied de chaque clocher; les prêtres manquent. Mais ne manqueraient-ils pas, aurions-nous le nombre de prêtres suffisant, que ce n'en serait pas moins une lourde faute de mettre un curé, un jeune curé surtout, dans certaines paroisses, dans quelques-unes des nôtres en particulier.

« Il n'est pas besoin d'une longue expérience du ministère, écrivait le Cardinal Mercier, pour constater qu'une des plus cuisantes épreuves du prêtre séculier, c'est l'isolement (1). »

Qu'aurait-il dit de la situation actuelle des prêtres de nos campagnes déchristianisées? Y a-t-il un mal plus grand, une situation plus pénible, quand on a jeunesse, idéal, pressant désir de vivre une vie sacerdotale, toute occupée du salut des âmes? Là, le prêtre n'a aucun soutien spirituel; la vie religieuse est nulle ou à peu près; au lieu de lui être une aide par leur ferveur et par leur foi, les populations, par leur état d'esprit et leur manière de vivre, sont une perpétuelle agression contre son zèle et ses aspirations surnaturelles.

Sans soutien, le prêtre, de plus, ne jouit d'aucune considération, j'entends de celle qui lui est le plus nécessaire et qui respecterait en lui le représentant officiel du Christ et de son Église; il est, le plus souvent et presque universellement, dépouillé du rayonnement de sa divine mission, traité en homme comme les autres, au besoin vilipendé, sans égard à son caractère sacerdotal.

Quelquefois aussi, surtout dans ses dessertes, il n'a aucune aide matérielle; il doit alors faire tout : assurer la

(1) *Loc. cit.*

propreté de ses églises, les orner pour les fêtes, mettre et retirer les tentures d'enterrement, porter sur sa bicyclette ce qui lui manque; et quand tout a été préparé, c'est encore seul qu'il célèbre l'office, seul qu'il chante. Et voilà, à mon avis, la vie terrible et terrifiante de nombre de prêtres de campagne, suivant l'expression vigoureuse de Mgr Gibier, « attachés tout vivants à des cadavres de paroisses », — terrible et terrifiante, car tous les prêtres ne sont pas des curés d'Ars, parce qu'après l'avoir acceptée pour Dieu et pour les âmes, on s'en lasse, le courage et l'énergie s'en vont, le zèle s'attiédit et trop souvent se réalise ce qu'ose dire encore, avec toute son autorité d'évêque, Mgr Gibier : « Que de vigoureuses volontés anémiées et exténuées! Que d'activités qui auraient pu être fécondes et qui se détournent de leur but véritable pour s'égarer sur la route du néant! Que de jeunesses sacerdotales compromises et à jamais perdues! »

Quand on est là, que devient, dites-moi, le « forma gregis ex animo »? Ne risque-t-il pas d'être inversé et que peut être alors l'apostolat?

Ne serait-il pas préférable, en groupant les prêtres, de leur sauvegarder un moral excellent, une vie surnaturelle réelle, un zèle non entamé?

Peut-être les difficultés matérielles en seront-elles un peu augmentées; qu'importe, en vérité, si le prêtre reste prêtre et si ses forces morales et spirituelles en sont décuplées?

C'est l'exacte situation de la Communauté de Larchant.

Mais l'on peut insister : Les difficultés matérielles issues du groupement ne nuisent-elles pas en fait à la vie religieuse des différents pays? Est-ce que vraiment les prêtres de la communauté, éloignés des pays qu'ils desservent, peuvent donner aux populations tous les secours religieux auxquels elles ont droit?

Nous ne sommes pas sur place, il est vrai, mais le temps n'est plus de la diligence ou de la marche à pied. Grâce au téléphone et à l'auto, nous ne sommes plus qu'à

vingt minutes de nos pays les plus éloignés et par conséquent prêts à faire face, comme les médecins, aux plus urgentes nécessités. Plusieurs faits, dans le passé, sont la meilleure garantie qu'il nous est relativement facile de donner les derniers secours religieux à qui en aurait subitement besoin.

Les paroisses sans doute n'ont pas seulement des besoins d'urgence; la Communauté répond-elle aux besoins quotidiens des âmes?

Il est, hélas! assez facile de répondre : Que feraient nos paroisses d'une vie chrétienne complète? La messe quotidienne y serait inutile, le prêtre la célébrerait le plus souvent seul. Une messe de temps en temps la semaine est, dans l'état actuel, largement suffisante et nous pouvons y pourvoir.

La Messe du Dimanche : nous avons trop de paroisses pour qu'elle soit possible partout; il y a là une cruelle nécessité qui ne tient pas au groupement, mais au manque de prêtres. Les deux paroisses les plus importantes l'ont régulièrement; dans les autres pays, un office, Messe ou Salut, est célébré tous les quinze jours.

La visite des malades et des familles et les catéchismes sont faits régulièrement; nous sommes dans chaque pays au moins deux fois par semaine, ce qui, pour le moment, suffit et répond à tous les besoins.

A supposer même que le groupement entraîne pour les paroisses quelques légers inconvénients, ils sont, à mon avis, largement compensés par les puissances d'action que fournit l'apostolat en commun et surtout par les possibilités de sanctification que la vie commune donne au prêtre et dont bénéficie encore son apostolat.

Les résultats au seuil de 1932

Mieux que toutes les affirmations, les chiffres répondront. Pour en comprendre pleinement la portée, il faut se rappeler l'état de délaissement, de matérialisation et

même de haine antireligieuse où en étaient toutes ces paroisses : Il y a vingt-cinq ans, les églises étaient vides et abandonnées, on jetait des pierres aux prêtres qui passaient. Un peu de soleil vient aujourd'hui éclairer ces ruines (1).

Où il n'y avait rien ou presque rien, sur 3278 habitants, 260 grandes personnes et enfants environ sanctifient le dimanche, dans la mesure où des offices leur sont assurés; 160 grandes personnes et enfants remplissent le devoir pascal. En 1931, 430 grandes personnes et plus de 130 enfants ont assisté aux offices de la Toussaint et pour cette même fête nous avons eu 60 communions. Plus de 2500 communions sont distribuées annuellement. Les catéchismes, faits régulièrement chaque semaine, dans chacune des douze paroisses, groupent cette année 178 enfants. Sept églises ont la présence eucharistique. L'œuvre des Vocations sacerdotales est établie dans sept pays; deux enfants de la région sont au Petit Séminaire de Meaux.

La Ligue Patriotique des Françaises compte 11 sections et 350 ligueuses. Dix bibliothèques paroissiales ont été organisées et 130 des différentes publications de la Bonne Presse sont vendues par nos soins chaque semaine.

Larchant a son patronage.

Nos douze fêtes d'arbre de Noël, une pour chaque paroisse, ont rassemblé, cette année, 410 grandes personnes et plus de 460 enfants. La quête du Denier du Culte, qui, en 1925, n'atteignait pas 2000 francs, a produit, en 1931, 8279 fr. 50; elle a plus que quadruplé.

Notre petit journal, *Le Bon Grain*, qui ne vit que d'offrandes et qui coûte annuellement plus de 4000 francs à la Communauté, couvre largement ses frais et a même présentement une avance de plus de mille francs.

N'y a-t-il pas là un indice certain de la sympathie gran-

(1) Lire en détail l'œuvre accomplie par la Communauté, dans les *Cahiers catholiques* de février 1932 : « La grande pitié de la banlieue grise. »

dissante qui, peu à peu, succède à la haine et à l'indifférence?

Parallèlement à son action sur les âmes, la Communauté n'a pas oublié ses églises, ses douze églises qui étaient vraiment par trop en grande pitié.

Par des travaux personnels, par des quêtes à domicile, par des interventions auprès des municipalités, par l'organisation de ventes de charité ou de soirées, la Communauté a réussi à les sauver toutes, sauf une :

Sans parler de Larchant, où les Beaux-Arts, sous l'intelligente direction de M. Bray, architecte du Palais de Fontainebleau, ont commencé à réaliser une restauration vraiment artistique, toutes nos églises ont été closes de vitraux, grisailles comme à Villiers-sous-Grez ou à Chevrainvilliers, verrières cisterciennes losangées comme à Guercheville, simple verre cathédrale comme à Jacqueville ou à Rumont. Les murs intérieurs ont été restaurés à Garentreville, à Rumont, à Herbeauvilliers, les toitures refaites à Buthiers, Amponville, Jacqueville et Herbeauvilliers; une nouvelle cloche a été bénite à Amponville, les sacristies se sont enrichies de meubles nouveaux à Villiers-sous-Grez, Buthiers, Guercheville, Garentreville, Larchant. Et toutes nos églises ont eu leur intérieur orné et embelli.

Reste celle de Burcy, dont la toiture a cédé, faisant une large brèche, et dont la sacristie est complètement écroulée, splendide église dont le chœur, du XIII^e^ siècle, est du plus pur gothique et qui renferme des autels et des boiseries du XVII^e^ siècle. Nous étions angoissés de n'avoir pu jusqu'ici faire quelque chose pour elle; aujourd'hui, seize mille francs sont rassemblés, d'autres ressources sont prévues, les travaux commenceront incessamment.

Voilà, certes, des résultats tangibles, qui proclament bien haut que la vie commune, loin de nuire à l'apostolat, lui a, au contraire, communiqué les forces vives d'une résurrection. Mgr Gaillard, notre ancien évêque, ne disait-il pas que le canton de La Chapelle-la-Reine était, grâce à

la Communauté, le mieux desservi des cantons de son diocèse?

Sans doute, l'ensemble de la population est loin d'être converti à une vie chrétienne complète et, à ne considérer que les chiffres, on pourrait être tenté de découragement et de lassitude; mais à côté des chiffres, il y a ce que nous sentons à chaque prise de contact avec nos paroissiens, il y a les préjugés qui tombent, un anticléricalisme qui s'éteint, une sympathie qui s'affirme de mille manières; il y a enfin, autour des personnes qui pratiquent, une couronne de plus en plus large de personnes encore hésitantes, mais qui penchent de plus en plus vers la vie chrétienne. L'atmosphère est changée, la région est nettement en marche vers le mieux. Nos cœurs de prêtres n'assistent pas sans émotion à cette remontée d'une contrée jadis hostile, après avoir été fervente; et je ne puis m'empêcher d'évoquer, en rapprochement, l'admirable figure d'Ernest Psichari, le petit-fils de Renan, retrouvant la foi de ses aïeux et prenant le parti de ses pères contre son grand-père. Si Dieu nous garde et continue à faire fructifier nos efforts, nous verrons ici quelque chose de semblable.

Conclusion

Le 18 novembre dernier, Son Excellence, nommé archevêque de Tours, voulut que son dernier geste de bienveillance donné au diocèse de Meaux le fût pour la Communauté de Larchant qu'il avait réorganisée et soutenue de sa paternelle et constante sollicitude, et notre Pasteur vénéré vint présider à Paris, à la salle Saint-Ambroise, une soirée où fut exaltée la Communauté et son apostolat. C'était la consécration de ce pour quoi nous luttions, un dernier encouragement à poursuivre notre route dans le même sens, avec la même conception de vie sacerdotale et apostolique.

Pourtant, à la fin de cet article, une remarque s'impose :

« Nous sommes encore, écrivait M. l'abbé Bresson à la fin de 1928, dans la période des essais. Une expérience de vie commune semblable à la nôtre reste un apprentissage. Elle ne saurait être donnée en exemple. » Je fais miennes ces paroles si sages; aussi bien ai-je voulu simplement exposer ce que notre formule peut avoir d'heureux et de spécialement adapté à quelques nécessités modernes, en même temps qu'aux besoins profonds de certaines âmes sacerdotales.

Nous traçons un sillon; nous unissons nos efforts à ceux des autres communautés diocésaines, Miramas, Ham, Ablis, Lorrez-le-Bocage, etc.; nous arborons à notre mesure et dans notre rayon d'action l'étendard de la vie commune dans le clergé séculier, persuadés qu'elles sont « heureuses et bénies », comme le disait Mgr Dupanloup, les mains qui arborent cet étendard. Nous proclamons, et c'est là notre conviction la plus intime, que la vie commune est actuellement le seul salut des campagnes qui se déchristianisent chaque jour davantage, faute de prêtres sans doute, mais aussi et surtout faute d'un apostolat soutenu et organisé. Nous sommes persuadés que la vie commune est un ferment de sanctification utile, sinon nécessaire, et nous appelons à nous suivre tous ceux qui souffrent de se sentir faibles, tous ceux qui, pour garder leur zèle et leur ferveur, sentent la nécessité d'un appui.

N'y a-t-il pas là « un aspect de la divine et surnaturelle épopée des Apôtres (1) » qui vaut la peine de tenter les âmes généreuses?

Notre seul désir et notre seule prétention est qu'il se lève, parmi ceux qu'un sacerdoce bourgeois ne saurait séduire, des prêtres ardents, intelligents et surnaturels qui vouent leur vie à une tâche semblable à la nôtre.

Abbé G. Romain,
Supérieur de la Communauté de Larchant.

(1) M. le chanoine Bros, *loc. cit.*

Pour les enfants
et ceux qui s'occupent d'eux

I. *Pour les éducateurs.*

II. Dupont : *Pour apprendre la religion aux Petits.* — 141 p., 17×25. Aubanel Père. Nouvelle édition.

Il ne suffit pas de dénoncer le verbalisme qui trop souvent sévit dans l'enseignement du catéchisme : M. l'Inspecteur Dupont nous donne les moyens de l'éviter. Aboutir au texte au lieu d'en partir, tel est le principe qui domine son livre. De quoi donc partir? Du connu, du concret, du fait vivant. On explique une image, on raconte un trait historique, ensuite et surtout on fait parler l'enfant. Par des questions en rapport étroit avec la leçon morale et religieuse qui découle tout naturellement du fait raconté, on amène l'enfant à exprimer, dans des formules spontanées, ce que tout à l'heure on lui fera mémoriser dans les formules officielles des prières.

Une longue expérience nous vaut ce livre précieux, qui nous prouve que le contenu du catéchisme tient presque en entier dans ce qui, de l'Évangile, peut être assimilé facilement par des petits enfants. Je dis « presque », car le catéchisme contient des chapitres qu'il vaut mieux réserver aux aînés; « la Religion enseignée aux Petits » ne concerne que ceux de cinq à huit ans, et marque d'ailleurs, avec un sens très averti des possibilités psychologiques, ce qui convient aux plus petits ou aux plus grands de ce groupe.

Sans doute on pourra évoluer encore dans la voie tracée par M. Dupont; ainsi, dans les chapitres de début, au lieu d'aller de Dieu à l'âme humaine en passant par les anges, partir du centre des intérêts de l'enfant, qui est lui-même; et aller de son âme à Dieu pur Esprit. Mais on peut se faire comprendre des petits sans oser encore de telles révolutions...

Catéchisme illustré, par un GROUPE DE PÈRES ET DE MÈRES DE FAMILLE. — Illustrations de V. Livache. 168 p. 18×26. Broché, couverture couleurs : 10 fr. Éditions cartonnées, édition genre album, livre de prix : de 8 fr. 50 à 30 fr. Mame, éd.

C'est un livre amusant, dit l'enfant qui feuillette; c'est un catéchisme, dit loyalement la couverture. On n'est pas pris en traître. Mais ce n'est pas un formulaire, un sévère manuel à réciter. On le lit avec plaisir. Toutes les leçons du catéchisme y passent, coupées d'illustrations. Ces illustrations, ce sont, certes, des images, et très agréables; mais ce sont surtout des récits. Des enfants bien élevés, mais non parfaits, vivent, parlent, jouent, se disputent même ou font des sottises, dont ils sont punis; menus événements à la faveur desquels vient la leçon de catéchisme. La formule est excellente; c'est ainsi qu'il faut présenter la religion aux petits.

Des critiques? On en peut oser plusieurs, qui ne doivent pas retirer ce livre à un seul de ses petits lecteurs éventuels, car elles sont secondaires. Pourquoi la petite Colette, qui a bientôt sept ans et à qui sa maman veut faire faire sa première Communion, parle-t-elle comme si elle ne connaissait pas encore l'Eucharistie? (p. 53) Elle sait tant d'autres choses! Sans doute parce que les auteurs ont une méthode pour introduire ce sujet. Et pourquoi les enfants écoutent-ils avec leur attention habituelle des explications sur l'Extrême-Onction au moment où normalement ils devraient être encore bouleversés par l'accident dont ils viennent d'être presque les témoins? Évidemment parce que l'accident n'a pas d'autre raison d'être que la leçon sur l'Extrême-Onction. Ce sont reproches bien légers, qui n'effleureront pas l'esprit des petits lecteurs. Il y en aurait un autre, plus délicat, à propos des péchés véniels ou mortels. Sans doute se faut-il garder comme d'une maladresse extrêmement dangereuse de mettre dans la tête des enfants que leurs sottises sont fautes mortelles; mais l'avenir est proche où il serait, en soi, grave que leur conscience fût trop facile. Ce livre ne sera-t-il lu que par des petits pleins de bonne volonté, et les autres ne s'absoudront-ils pas trop facilement de leurs fautes quand ils liront la p. 95, par exemple? Il faut avouer que la

présentation est celle qui convient dans la majorité des cas. Dans les autres..., avis aux éducateurs, qui sauront mettre en garde, faire la mise au point...

Abbé J.-B. David. *Comment expliquer la messe aux enfants.* — 48 p. 12×19. Bloud et Gay, éd.

Cette brochure, très recommandée, est le fruit de l'expérience de plusieurs prêtres de paroisse, qui connaissent bien le petit monde qu'ils catéchisent. On y verra plusieurs façons de faire suivre la messe aux enfants, soit en la leur expliquant, soit en les faisant surtout prier, suivant leur degré d'instruction. A la brochure est jointe une grande feuille qui, du point de vue des enfants, vaut moins par l'admirable clarté de sa disposition, résumant toute la théologie de la Messe — ils sont lamentablement insensibles à ces choses! — que par le très beau triptyque reproduit en réduction : — la Croix, la Messe, la Cène —, image dont l'abbé Champel (St-Genest-Lerpt, Loire) est dépositaire.

Joseph Michel, S. J. *La Première Communion des Tout-Petits préparée dans la famille.* — 220 p. 12×19. — Beauchesne, éd.

Les éditions de cet ouvrage se multiplient, et c'est tant mieux pour les familles, si souvent embarrassées en face des petits enfants à initier aux plus hauts mystères. On sait le plan de l'auteur : donner dans une 1re partie, en 19 catéchismes, comme une « table des matières » des vérités à faire connaître; et, dans une seconde partie, tout un directoire très pratique où se révèle une psychologie très avertie, pour la préparation du cœur et de la conscience.

La Communion des Petits. — Doctrine — Pratique — Objections. D'après le décret « Quam singulari » et le Code D.C. Par Clamans in deserto. — 120 p., 12 × 19. Aubanel Père.

Clamans in deserto a toute la sincérité et la chaleur d'ac-

cent que donnent de fortes convictions et le sentiment déjà trop éprouvé d'une thèse difficile à faire admettre malgré son évidence. *Clamans in deserto* ne se contente pas de dire et de prouver, il répète, il adjure; on lit d'un trait son petit livre et on croit l'entendre parler; et l'on n'a plus rien à lui objecter, si l'on est de bonne foi.

Le dernier chapitre apporte une nouvelle réponse à l'un des points soulevés dans l'enquête menée ici par le R.P. Mouthiez.

Peut-être, dit l'auteur, serait-ce une concession utile que de laisser à la *fête* de l'adolescence — dont le maintien, de toute évidence, est nécessaire — sa dénomination de *communion*, et *communion solennelle*, ou même *première communion solennelle*. L'inexactitude de la terminologie est un moindre mal; il faut craindre de désorienter les masses « toujours si susceptibles ». Mais l'emploi que fait l'auteur du mot *fête* nous suggère que ce serait peut-être bien celui qui risquerait le moins de « désorienter les masses ». On dirait d'abord : « Fête de Communion »; puis : « Fête de Communion et de Rénovation »; et plus tard : « Fête de Rénovation », ou « Rénovation » tout court. « Il appartient à de plus autorisés de répondre », dirons-nous après *Clamans in deserto*, qui ajoute : « Après tout, la question n'est sans doute pas mûre. »

Cécile Jéglot (Annie). *L'art d'être éducatrice*. — 258 p. 12×19. 12 fr., Spes, éd.

De petits chapitres courts — cinq ou six pages — écrits comme on parle, où le bon sens et l'expérience donnent, au hasard des « consultations », des conseils judicieux, mesurés, pleins d'une sagesse traditionnelle, tel est ce recueil agréable et bienfaisant. Annie a beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup appris et beaucoup agi; cela donne le droit de conseiller, n'en déplaise à ceux qui se bouchent les oreilles dès qu'on parle de martinet, ou qui trouvent démodées les vertus familiales.

Docteur R. Duval-Arnould. *La Maternité*. In-16, 24 pp., 2 fr. — *Le Tout-Petit*. 52 pp., 3 fr. 50. — *L'enfant*

grandit. 44 pp., 3 fr. — *Quand l'enfant est malade.* 36 pp., 2 fr. 50. — *Les maladies de l'enfant.* 60 pp., 4 fr. — Éditions Mariage et Famille.

De ces cinq plaquettes, la 2e et la 4e seront peut-être les plus utiles dans tous les milieux; elles groupent et précisent des connaissances indispensables et pourtant souvent ignorées. J'espère, à l'honneur des mères, qu'en général elles ignorent moins le sujet de la 1re : l'enfant existe — et nos responsabilités — avant sa naissance; et de la 3e, où l'on trouverait, entre tant de pages judicieuses, une petite querelle à faire à l'auteur : est-il assez exigeant sur les questions de propreté? Quant à la dernière, elle met des notions de médecine à la portée des parents, sans dispenser ceux-ci de recourir au médecin.

Ces plaquettes sont à répandre dans les familles du peuple et des classes moyennes, à cause de leur clarté, de leur agrément, et davantage à cause de l'esprit spiritualiste qui les anime; ce n'est pas un prédicateur de profession, c'est un médecin qui, en passant, et avec une conviction entraînante, nous parle, à l'occasion des maladies de l'enfant, ou des caprices du tout-petit, de la valeur rédemptrice de la souffrance ou de l'action de l'âme sur le corps. Nous savions déjà que les médecins ne sont plus, quasi obligatoirement, matérialistes; il peut être à beaucoup bienfaisant de le constater.

Pierre Baron. *L'éducation des tout-petits.* — 150 pp. 12×19. 9 fr. Éditions Mariage et Famille.

« Le tout-petit est organisé pour bien vivre psychologiquement... ses aptitudes et ses intérêts se confondent et s'entr'aident », pourquoi les opposerait-on? L'auteur appuie sur l'observation des enfants les règles d'une saine éducation; et, pour la joie de son lecteur, multiplie les traits vécus puisés dans ce livre charmant : *Les plaisirs et les jeux*, de G. Duhamel, ou ailleurs. Il a cependant bien vu l'écueil d'une tendresse trop penchée sur les petits, qui s'oppose souvent aujourd'hui à la sévérité sans yeux et sans entrailles plus fréquente jadis : à force « d'attribuer les attitudes

incompatibles avec les exigences d'une conduite morale *à des tendances organiques* », on laisse à celles-ci tant d'emprise qu'elles subsisteront sous la forme évoluée de défauts; il faut au contraire agir de bonne heure *comme si* l'enfant était responsable.

PAUL ARCHAMBAULT et PAULINE LE CORMIER. *Les distractions de nos enfants.* — 132 pp. 12×19. 7 fr. 50. Éditions Mariage et Famille.

Si l'on ne sait bien que ce que l'on a désiré savoir, les diverses « distractions » ne sont-elles pas les leçons les plus efficaces que donne la vie à nos enfants? C'est pourquoi l'éducateur averti y attache une si grande importance. Si, ainsi que le rappelle cet aimable petit volume, se distraire *pour* s'instruire ou se développer n'est plus se distraire, rien n'empêche la distraction d'être utile et bienfaisante *par surcroît*, et la recherche de cette combinaison s'impose en toute éducation. Jeu, sport, voyage, bricolage, réunions mondaines, etc., l'expérience et le bon sens des auteurs nous guident à travers les écueils et les avantages de ces diverses formes de la distraction.

P. BELMONT. *La Famille et l'Internat.* — 134 pp. 12×19. 7 fr. 50. Éditions Mariage et Famille.

Le milieu idéal de l'éducation étant la famille parfaite, dans quels cas les enfants doivent-ils être confiés à un internat? A quels signes reconnaîtra-t-on le parfait éducateur de profession? Quels seront les rapports des parents et des maîtres? Telles sont les questions que dans ce petit livre M. Belmont, qui n'est pas seulement professeur, ainsi que l'indique la couverture, mais chef de maison à l'École des Roches, traite avec une compétence autorisée, suivant le point de vue un peu particulier auquel l'habitue son rôle. On y trouve d'heureuses formules, telles que celle-ci, au chapitre : Le métier d'éducateur : « La véritable influence consiste dans une aide très efficace apportée au cours de la lutte contre soi-même qui constitue la vie morale. Certains hommes créent sur ce point autour d'eux *une atmosphère de victoire.* »

II. *Pour les enfants.*

R. DE LA CHEVASNERIE, S. J. *Monnette et ses pauvres.* — 246 pp. 16×20. J.-M. Peigues, éd.

Des histoires vraies, comme celle de MAGGY, du P. Lekeux, touchent à l'invraisemblable. Il faut donc prendre pour possibles, pour vécues — l'auteur nous y invite — toutes les audaces, les chances, tous les héroïsmes de Monnette, jeune fille du monde, artiste, femme de ménage, etc., qui se multiplie pour remplir sa bourse afin de la pouvoir vider au profit de « ses pauvres ». Mais il nous est bien permis de supposer que Monnette est un nom collectif, celui qui groupe sous son accolade bien des jeunes apôtres de la banlieue parisienne; à cette condition, nous trouverons plaisir et édification à ce récit plein de verve et de notes pittoresques.

Évangile des Petits, texte et dessins de AGNÈS GOLDIE. — 134 pp. 14×23. Vitte, éd.

Je préfère le texte aux dessins. L'auteur sait parler aux enfants. Chacun des chapitres, pris à part, les intéressera et leur fera du bien. Mais ne trouveront-ils pas le livre trop gros? Il eût fallu choisir, plutôt que de suivre, chapitre par chapitre, « les quatre Évangiles en un seul » du chanoine Weber, n'éliminant que ceux qui, manifestement, sont par leur sujet au-dessus de la portée des petits. Les deux « Notre Père » ne le sont pas, non plus que les deux « multiplications des pains »; et pourtant, un seul récit eût suffi. Un choix aussi s'imposait parmi les paraboles. Mais qu'il est difficile de choisir, quand on aime tout! L'auteur aime tout de son sujet, elle le sent et le fait sentir. C'est là le grand mérite de son œuvre, où les réflexions, les élans, les résolutions s'entremêlent au récit de façon souvent fort heureuse; ainsi, goûtez ce paragraphe, qui termine le chapitre *Guérisons nombreuses* : « Jésus, je vous amène papa, maman, mes frères, mes sœurs, mes amis, tout le monde de la terre!... Guérissez ceux qui seraient malades! Guérissez surtout ceux qui auraient l'âme malade par le péché. *Vous les bénissiez tous, dit l'Évangile, et tous étaient guéris!* »

JEAN PLAQUEVENT. *L'Imitation du Petit Jésus.* — 9 images dont 1 en couleurs, par H. Lainé. 126 pp. 15×22 : 7 fr. 50. Éditions de luxe, 9 images en couleurs, 6 en noir : 36 francs. — Éditions Ogéo, 70, rue Vaneau.

Le Petit Jésus a enfin trouvé un poète pour fixer dans un livre ce qu'il dit tout bas au cœur des petits enfants. Il n'a pas souvent la main si heureuse, le Petit Jésus, qu'il m'en permette l'humble remarque; les poètes se mettent plus souvent à l'école du grand Jésus. Le *Petit Enfant fidèle* dialogue ici avec un *Petit Jésus* qui lui emprunte son langage, ce qui n'est pas sans produire quelque mièvrerie lorsqu'il aborde de grands sujets : la faute originelle, la Passion, etc. L'auteur aurait alors dû travailler et la forme, parfois lâchée, et le fond. Mais n'y eussions-nous pas perdu cette spontanéité si précieuse chez ceux qui ont « le don », et ces choses exquises que, dans les sujets plus en rapport avec sa sensibilité particulière, il sème comme sans y penser? Pour ces trois chapitres surtout : *Des petits camarades — Comment le Petit Jésus obéissait — Que le Petit Jésus était toujours sage* —, qui sont des bijoux, et pour les autres aussi, il faut donner ce livre aux enfants. Ils s'y trouveront chez eux, les traits abondent d'un réalisme bien observé; et ils y apprendront dans la joie comment être sages. Non comme une image : « il y a des images qui ne sont pas sages, puisqu'elles sont vilaines », mais « comme une fleur ». Je voudrais pouvoir citer toute la page sur la sagesse des fleurs vivantes, qui est belle, fraîche, et « tout entière épanouie pour rendre heureux ceux qui les regardent ».

En vérité nous pouvons dire, comme les petits oiseaux de Nazareth quand le divin Enfant longeait les chemins : « Voilà le Petit Jésus qui passe! »

Les images sont charmantes et dignes du texte.

Imitation de l'Enfant Jésus. Texte et images par MARIE-AGNÈS PÉRATÉ. — Album 21×27, illustré en couleurs. Bloud et Gay.

Si deux Imitations ont fleuri en même temps, c'est sûrement que les petits chrétiens d'aujourd'hui en ont besoin.

Donnons-leur donc à tous une « Imitation ». Chacune de celles-ci a ses mérites, elles ont été conçues toutes différemment. Marie-Agnès Pératé a fait des dessins, et en regard a écrit, joliment du reste, un texte qui est une petite leçon de morale ou de spiritualité, appuyée sur un trait de l'enfance de Jésus, parfois puisé dans les Apocryphes. Les dessins seront un enchantement pour les enfants. Ils croiront que l'un d'eux les a faits avec sa naïveté... et ses crayons de couleur. Mais nous qui ne sommes plus des enfants et savons pourquoi nous admirons les primitifs, nous y reconnaîtrons un sens de la composition, une harmonie des couleurs, une sincérité de sentiment qui nous feront prendre part à l'enchantement.

MAURICE RIGAUX, S.J. *Le jardin des mystères.* — 232 pp. 12×19, illustré. Spes, 6 fr.

A propos de livres de ce caractère, on se demande si le merveilleux des anticipations scientifiques, le merveilleux genre conte de fées et le merveilleux chrétien peuvent impunément se mêler dans un livre destiné aux enfants. Il est bon de poser la question. A chaque éducateur d'y répondre, en tenant compte des tempéraments individuels des petites âmes et des petites intelligences dont il a la charge. Cependant, je crois que tous seront d'accord pour ne pas mettre *Le Jardin des Mystères* aux mains des plus jeunes.

Ceci dit, voilà un livre passionnant, et qui dépasse en intérêt dramatique les autres récits que je connais, où l'on agrémentait non pas d'une *histoire*, mais d'un *conte*, l'exposé didactique de la doctrine chrétienne. Les pages artificielles, parce que trop purement allégoriques, n'y sont pas très nombreuses; le fantastique vous entraîne sans vous faire dupe; et les enfants qui prennent part à l'extraordinaire voyage dans « Le Jardin des Mystères » sont des enfants bien réels, bien individualisés. Qu'ils parlent argot, il faut l'admettre, l'auteur ne pourrait pas récrire son livre sans cela. Cet argot, plus familier que grossier, bien entendu, fait contraste avec les visions ineffables et la foi ardente des petits héros, c'est un des ressorts de l'intérêt.

Voilà une manière de repasser cette leçon essentielle du

catéchisme — la doctrine de la grâce — qui sera goûtée de beaucoup. On la repassera ? Non, une émotion la fera revivre, c'est plus précieux.

L'année en fêtes pour nos enfants. Collection dirigée par Renée Zeller. — Chaque volume d'environ 100 pp. 14×19, illustrations dans le texte, couverture en couleurs, cartonnée : 10 fr. Desclée, de Brouwer et Cie, éd.

Noël, par Renée Zeller. Ce premier volume de la collection nous rappelle l'*Histoire de l'Enfant Jésus*, du même auteur (Art Catholique, éd.), si intéressante pour les enfants de plus de 10 ans, et que j'avoue lui préférer. *Noël* s'arrête après l'Épiphanie. Le récit sacré est mis dans la bouche d'un oncle missionnaire et écouté par la petite Marie-Claire, pensionnaire en vacances, et ses deux frères.

Dans *Épiphanie*, l'histoire des trois Rois est reprise sous une autre forme, la forme dialoguée. Henri Ghéon y a mis toute sa fantaisie et son humour. Les Mages se présentent eux-mêmes : « Nous sommes les trois Rois, — Nous sommes les trois Mages, — Comme on les voit — Sur les images, — Suivis d'éléphants, — De chameaux bossus, — Portant des turbans, etc... » Pendant qu'ils prient apparaît le « berger des étoiles », tenant au bout d'un roseau celle que Dieu avait « tenue cachée depuis le premier jour des jours » jusqu'à ce « jour de l'amour ». Les mages se mettent en route. L'arrivée à Jérusalem, la visite à Hérode, mettent bien en relief le caractère déconcertant de cette Naissance royale que tous ignorent. Devant le petit Roi, les mages somptueux se sentent « tout honteux d'être si bien mis », et font l'abandon de leurs richesses. Ils s'en retournent dans leur pays, n'ayant gardé que la Joie.

Faut-il mettre à la scène cette adaptation assez libre du récit sacré ? Les personnes graves apprécieront. Telles quelles, ces pages réjouiront les petits.

Pâques, par Marie-Thérèse Latzarus. — Le récit de Pâques commence aux Rameaux. L'entrée triomphale, toute la semaine sainte, et la Résurrection, quel dommage de traiter

un tel sujet en 104 petites pages, dont au surplus Jean, le petit orphelin, occupe le centre! A cause de Jean, les enfants liront le livre. Non à cause de Jésus.

Un détail : pourquoi tant multiplier les virgules?

Un regret : Jean a la contrition de deux péchés, dont voici le second : « J'ai envoyé un coup de poing à un gamin qui voulait prendre ses sous à Marie. » Comment fallait-il donc qu'il prît la défense de l'opprimée? Si l'auteur n'a pas le temps de nous le dire, qu'elle choisisse donc un autre « péché » de Jean.

Chandeleur, par Geneviève Duhamelet. — G. Duhamelet sait voir et écouter les enfants. Toutes les leçons de la Chandeleur, quelque sévères ou savantes qu'elles soient, deviennent attrayantes si c'est Agnès, Gilbert et les autres qui les reçoivent de grand'mère ou de l'oncle Pascal. Les leçons de la Chandeleur, il en est de pittoresques aussi : les vieilles coutumes provinciales; ou de réjouissantes : les crêpes. On n'oublie pas de nous donner, par la bouche d'Agnès, la recette des crêpes, et de nous faire assister à la scène du goûter comme à l'office religieux. Bien des grandes personnes liront par-dessus l'épaule des petits pour s'instruire, et se laisseront prendre au charme de *la Chandeleur*.

Fête-Dieu, par Renée Zeller. — Nous retrouvons ici la primesautière et charmante petite Marie-Claire, qui va faire le jour de la Fête-Dieu sa « première communion privée », suivant un terme usuel bien qu'impropre. Scènes familières, liturgie, exemples de piété, s'amalgament ici avec un naturel parfait; la leçon — enseignement ou édification — porte parce qu'elle n'insiste pas et n'ennuie jamais; ce petit livre est un modèle du genre.

Y. d'Isné. *Le Livre de Piété des Petits Enfants*. — 63 p. 12 × 16. Cartonné. Lethielleux, éd.

Jolie brochure très bien présentée : papier, impression... avec une dizaine d'images hors-texte, en sépia, belles ou charmantes; et en disant charmantes, je pense ici aux petits enfants à qui ce livre est destiné, et que charment la douceur

et la grâce même un peu mièvres. Mais il y en a de belles. Quant au texte, au charme et à la simplicité il joint la pureté du style, dont est digne la prière des innocents, quand c'est nous qui leur en suggérons les formes.

Tristan Mirbel. *Ginette à Lisieux, ou le Pèlerinage de Lisieux expliqué aux enfants.* — 60 pp. 13×18. Éditions du Chevalier.

Tous les détails importants du pèlerinage, ainsi que l'essentiel de la spiritualité de la sainte, sont exposés aux enfants sous une affabulation simple qui retiendra leur attention.

R. P. Théollier, S.J. *Un lys de France : Anne de Guigné.* — 74 pp. 14×19. Crépin-Leblond, éd. (Moulins.)

L'intention de l'auteur n'a pas été d'écrire une vie complète, mais une « méditation-causerie » qu'il destine aux enfants de 12 à 13 ans, comptant bien que les éducateurs la liront d'abord. Le petit livre est dédié aux enfants du Bourbonnais, province à laquelle appartient Nénette; du moins veut-on nous en persuader, nous qui la croyions à la Savoie; et quelques raisons ne manquent pas à la thèse de l'auteur. Se disputer une petite sainte prouve le cas qu'on en fait. Le P. Théollier fait grand cas de celle qui, comme Thérèse de Lisieux, n'a jamais rien refusé au bon Dieu, et qui a déjà fait tomber du ciel tant de grâces sur ceux qui l'invoquent.

On ne peut lire cette plaquette charmante sans partager le sentiment de l'auteur pour son héroïne. Héroïne... le mot ici est juste. Et l'exhortation aux enfants sur leurs principaux devoirs, sur la foi, la pureté de cœur, l'esprit de sacrifice, la charité, devient entraînante quand elle s'appuie sur des exemples si beaux dans leur humble simplicité.

Élie Maire. *Sourires d'enfants dans la campagne.* — 62 pp. 12×19. — Lethielleux, éd.

Nous connaissons le petit Louis Manoha par la jolie bro-

chure de A. Bessières (Collection *Hostia*). Celle-ci la résume, dans un style qui paraîtra parfois un peu difficile aux enfants, si c'est pour eux qu'elle a été écrite.

MYRIAM DE G. *Petite Prédestinée* (1905-1912). — 73 pp. 12×19. Lethielleux, éd.

J. BAETEMAN. *La petite rose blanche : Odette* (1921-1930). — 62 pp. 11×18. 3 fr. — Poussin, Evreux.

Encore deux âmes cueillies en bouton pour le Paradis. La première est toute petite; bien sage, jouant à la poupée, faisant ses petits sacrifices et désirant beaucoup la visite du petit Jésus; c'est elle qui est allée le voir... La seconde étonne davantage. Fille d'honnêtes ouvriers, mais élevée dans l'ignorance presque totale de Dieu, à la faveur de la maladie qui devait l'emporter — une maladie de cœur très douloureuse — elle connaît des Sœurs de Saint-Vincent de Paul et, par elles, le monde surnaturel. Tout de suite conquise par le divin Maître, entraînée, mûrie, elle a des mots profonds, qui révèlent la pureté ou la force de son âme, et son union à Dieu. Ainsi, elle ne voulait pas qu'on demandât de la patience pour elle : « J'en ai encore, de la patience, j'en suis toute remplie, le petit Jésus m'en redonne toujours. » Que dire de cette prière, un soir qu'elle n'avait pas la force de réciter les prières usuelles : « Petit Jésus, *ayez confiance en moi*. Je vous aime de tout mon cœur. Petit Jésus, je souffre, et je vous aime de plus en plus. Petit Jésus, emmenez-moi. » Et elle termine : « C'est assez. » Un soir, au cours d'une crise affreuse d'étouffement, la Sœur se dispose à lui faire une piqûre : « Non, laissez-moi souffrir, je demande une grâce. »

MARIE FARGUES.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXI

AVRIL 1932-JUIN 1932

Les Principes et la pratique

R. Bernard. — Pensées sur l'Annonciation 18
P. Boisselot, O. P. — Six ordres de « ministres » préparent au sacerdoce 225
F.-D. Joret. — La sainte Trinité. 113
B. Lavaud. — L'amitié des saints au ciel. 5
J. Périnelle, O. P. — Six ordres de « ministres » préparent au sacerdoce 225
J. Rivière. — Comme soi-même 241
C. Spicq. — L'espérance messianique chez les Juifs 135

Les Maîtres et les Modèles

M. Aron. — Sainte Françoise Romaine 153
R. Cardaliaguet. — Mademoiselle Tamisier. 257
M.-J. Congar. — Pierre, pasteur des brebis de Jésus . . . 250
E. Charpentier. — La vie intérieure de Marguerite Renard 58, 164, 278
R. Garrigou-Lagrange. — La voie de la perfection selon sainte Catherine de Sienne . . 37

Textes anciens

Saint Augustin. — Le commandement nouveau 85
Chardon. — L'égalité de condition entre les justes unis à Jésus-Christ, en vertu de la subsistance mystique 181
Clément d'Alexandrie. — Hymne au Christ Sauveur . . . 292

Les Idées et les Œuvres

Marie Fargues. — La Croisade eucharistique 89
F. Florand, O. P. — L'Église à l'œuvre. 295
A. Lemonnyer. — La modernité du P. Lacordaire 103
G. Romain. — La communauté de Larchant. 192, 308

Chroniques

G. Bardy. — Écrits patristiques 106
F. Braun. — Écriture sainte 204
M. Fargues. — Pour les enfants et ceux qui s'occupent d'eux. 321
J. Périnelle. — Écrits spirituels 109

Bibliographie

P. Archambault et P. Le Cormier. — Les distractions de nos enfants . . . 326
J. Baeteman. — La petite rose blanche 333
G. Bardy. — Origène : De la Prière ; Exhortation au martyre. 106
P. Baron. — L'éducation des tout-petits 325
P. Belmont. — La famille et l'internat 326
R. de la Chevasnerie, S.J. — Monnette et ses pauvres . . 327
H. du Colombier. — Sauveur du monde. 111
Daniel Considine, S.J. — Paroles d'encouragement 110
Crampon. — Bible des jeunes. 205
J.-B. David. — Comment expliquer la messe aux enfants. . 323
H. Duesberg, O.S.B. — Le roi Hérode et autres essais. . . 209
Geneviève Duhamelet. — Chandeleur. 331
H. Dupont. — Pour apprendre la religion aux Petits . . . 321
R. Duval-Arnould. — La maternité. — Le tout-petit. — L'enfant grandit. — Quand l'enfant est malade. — Les maladies de l'enfant . 324
H. Escoffier. — Évangile 205
J. Farges. — Méthode d'Olympe : Le banquet des dix Vierges. 106
Myriam de G. — Petite prédestinée 333
Henri Ghéon. — Épiphanie 330
Agnès Goldie. — Évangile des Petits 327
D. Gorce. — Lettres spirituelles de saint Jérôme. 106
Fabius Henrion. — Saint François de Sales. Ce qu'il faut connaître de ses écrits 109
Hugueny, O.P. — Psaumes et cantiques du bréviaire romain. 214
P. Ignace-Marie, O.F.M. — Le calvaire et l'autel 112
Y. d'Isné. — Le livre de piété des Petits Enfants 331
Janin, S.Sp. — La voie vers le but. 112
Cécile Jéglot. — L'art d'être éducatrice 324
F. Klein. — L'enfance du Christ. 219
P. de Labriolle. — Choix d'écrits spirituels de saint Augustin. 106
J. Lacau, S.C.J. — Précieux trésor des indulgences. . . . 112
P. J. Lagrange, O.P. — La morale de l'Évangile 219
M.-Thérèse Latzarus. — Pâques 330
P. J. Lebreton. — La vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre-Seigneur. 215

Jacques Leclercq. — Le retour à Jésus 109
L. Lefebvre. — Le Christ aux armées 111
M. Lepin. — L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ . . 205
Lusseau et Collomb. — Manuel d'études bibliques 209
Elie Maire. — Sourires d'enfants dans la campagne. . . . 332
Jos. Michel, S.J. — La Première Communion des Tout-Petits préparée dans la famille 323
Tristan Mirbel. — Ginette à Lisieux 332
H. Morice. — La vie mystique de saint Paul 219
N. — La supérieure parfaite 111
N. — La communion des Petits 323
M.-Agnès Pératé. — L'imitation de l'Enfant Jésus 328
Pinard de la Boullaye, S.J. — Jésus Messie 219
J. Plaquevent. — L'imitation du Petit Jésus 328
Plusieurs. — Catéchisme illustré 332
J. Renié, S.M. — Manuel d'Écriture Sainte. 209
M. Rigaux, S.J. — Le jardin des mystères 329
C. Spicq. — La révélation de l'espérance dans le Nouveau Testament 219
Ad. Tanquerey, P.S.S. — La divinisation de la Souffrance . 110
R.P. Théollier, S.J. — Un lys de France : Anne de Guigné . 332
Chan. Verdunoy. — Les Évangiles : vie de Jésus-Christ . . 209
J. Vosté, O.P. — Parabolae selectae. 214
R. Zeller. — Noël 330
— Fête-Dieu 331